

Le Samedi

VOL. II.—NO. 38.

MONTREAL, 28 FEVRIER 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.)

L'ART DE BRISER LA GLACE



Elle.—Si nous décrivions deux cœurs sur la glace! Pouvez-vous?

Lui.—Je n'oserais, mademoiselle; le mien ferait fondre la glace immédiatement.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 28 FEVRIER 1891.

CHASSE-SPLEEN

Mieux vaut craindre un sot que l'irriter.

L'amour est comme l'or : doublé, il ne dure pas.

Boston est une ville miraculeuse, on y a vu un barbier muet.

Un homme est toujours prenable quand on sait s'y prendre.

Il y a des coups d'épingle qui ont tué ceux qui les ont... donnés.

Quand le génie manque de bon sens, il ressemble beaucoup à la folie.

Le comble de la modestie : porter des lunettes pour ne rien voir à l'œil nu.

Ce n'est pas un ami, celui qui met son doigt sur son nez derrière votre dos.

Les affaires sont toujours sur un bon pied quand on a l'argent à pleines mains.

Ce n'est pas toujours l'histoire qu'il conte qui fait rire, lorsque le conteur en rit le premier.

L'amour est un potage dont la première cueillette est trop chaude et la dernière trop froide.

Les séances des sociétés de tempérance manquent de gaieté : l'esprit en est toujours absent.

Il y a des mères qui ne disent jamais à leurs enfants qu'elles les aiment qu'au moment de retirer une de leurs pantoufles.

Il est difficile de supporter les défauts de votre meilleur ami, lorsque vous devez le porter chez lui quand il ne peut plus se porter.

Les personnes les plus disposées à venir en aide à un de leurs amis près de tomber, sont toujours celles qui l'empêchent de se relever.

La poste des États-Unis a arrêté la circulation d'un journal qui avait publié un article intitulé : "La politique est une loterie."

Un auteur anonyme a bien voulu nous envoyer un article : "Que faire avec nos millions ?" Il trouvera une réponse utile en s'adressant au rédacteur des chasse-spleen.

AU SKATING RINK



Le champion des patineurs.

LA QUESTION DU JOUR

Minuit :

- La bourse ou la vie.
- Au secours ! au secours !
- Pas la peine de demander protection ; je ne travaille que pour mon revenu.

LE TROISIÈME MALHEUR

Soldat de l'armée du salut.—Voyez les effets de la boisson : un intérieur déserté et un porte-monnaie vide.

Converti (douloureusement).—Et une bouteille de même.

TRISTE SPECTACLE

Boulevard.—J'ai vu quelque chose de bien triste, hier.

Rouleur.—Dis un peu.
Boulevard.—J'ai vu un professeur d'économie politique discuter avec un politicien de profession qui n'avait pas d'économies.

BAS BLEU

Monsieur.—Allons ! bon, encore une paire de chaussettes trouées ; ça ne devient pas amusant ici.

Madame.—Je n'ai pas eu le temps mon ami, j'ai mis hier la dernière main à mon ouvrage. "Comment une femme doit tenir son ménage."

LUNE ROUSSE

Elle, (37 ans).—On dit que les femmes sont mauvaises langues, et pourtant madame Lainée m'a dit aujourd'hui qu'on ne me donnerait pas un jour de plus que vingt cinq ans.

Lui.—Je la crois, on t'en donnerait quelques milliers de plus.

NE PAS SE FIER AUX APPARENCES



Elle.—Mais levez-vous donc. Les gens vont vous prendre pour un amoureux.

Lui.—S'ils savaient ! Mes pantalons sont pris dans la glace.

FABLE

Pour célébrer la saint Carême,
Madame avait fait ce jour-là
Une bonne et superbe crème
Bien parfumée au chocolat...

C'était une partie intime
Qui se préparait pour le soir.
Et la crème, pauvre victime,
Refroidissait sur un dressoir.

Mais la femme compta sans doute
Sans la gourmandise du chat
Qui lentement la mangea toute,
Et puis dans un coin se cacha...

Grands dieux ! Quel chat insupportable !
Je m'en vais le noyer demain !
Il ne respecte rien sur la table ;
Nulle part, même sur la main !

Déjà la nouvelle Camille,
Mangréant d'un air emporté,
A réveillé son jeune Emile
Qui reposait tout à côté...

Et l'enfant, entendant sa plainte,
Se lève, bébé sans défauts,
Et, s'approchant, lui dit sans crainte :
"La crème fait la honte, et non pas les chats jaunes !"

MOTS D'ENFANTS

Maman.—Pourquoi n'as-tu pas mis dans le tronc les cinq cents que je t'ai donnés pour les pauvres ?

Tommy (5 ans).—Pourquoi que je veux envoyer une valentine au bon monsieur le curé.

Papa.—Comment, tu pleures parce que nous allons dîner chez l'oncle Paul, où il y a toujours de si bons gâteaux.

Toinette.—Hi ! hou ! hou ! maman a dit qu'elle me donnerait le fouet si j'avais une indigestion.

Maitre d'école.—Quel était le premier homme ?

Jean.—Adam.

Maitre d'école.—Et la première femme ?

Jean.—...La maîtresse de l'école.

Oncle.—A la bonne heure, mon garçon, tu travailles mieux ; une semaine sans avoir été battu, c'est bien.

Nevu.—Tu sais, m'oncle, le maitre il s'est foulé la main en tombant sur le trottoir de l'Hôtel-de-Ville.

Prédicateur (indigné de voir le fils d'un de ses paroissiens avec une ligne à la main, un dimanche).—Mon enfant, sais-tu où vont les petits garçons qui s'amuse à pêcher le dimanche ?

Petit pêcheur.—Oui, monsieur ; ils vont en bas du moulin au père Bruno.

Professeur.—Comment appelle-t-on les dernières dents qui poussent ?

Joe (qui a assisté à la toilette de sa maman).—Un râtelier.

Propriétaire.—Ta maman t'a-t-elle laissé l'argent pour le loyer ?

Marguerite (6 ans).—Non, monsieur ; elle voulait le faire, mais elle a oublié.

Propriétaire.—Comment sais-tu qu'elle a oublié ?

Marguerite.—Parce qu'elle me l'a dit.

La logique des enfants :

Bob vient de dévorer un nombre respectable de tartines à la confiture et il croit devoir se lécher les doigts.

Comme sa mère lui défend cet exercice :

—Mais, maman, s'écrie Bob, pourquoi me dis-tu toujours de ne rien laisser perdre ?

UN ENVIEUX

Rouleur.—Oh ! moi je fume beaucoup à la maison ; ma femme n'y fait pas attention. Et vous ?

Boulevard.—Moi, dès que j'allume un cigare ma femme quitte la chambre.

Rouleur.—Veinard !

UNE MÉPRISE



Lui, grand amateur de musique.—Je vois que vous avez suivi les représentations de la nouvelle troupe d'Opéra. Etiez-vous présente à la *Création* ?

Elle de la Quarantaine avec indignation.—Pourquoi ne pas me demander tout de suite si je n'étais pas dans l'Arche de Noé.

UNE RICHE IDÉE

Le professeur questionne un candidat sur les grandes catastrophes et les situations intéressant le sauvetage.

—Et à présent, supposons que vous êtes dans un bateau qui chavire avec cinq jeunes filles, que feriez-vous ?

L'élève :

—Dame, je sauverais la plus riche.

PUISSANCE DE LA LOGIQUE

Dude.—Hé ! là-là, l'homme, venez me tenir mon cheval.

L'homme.—Est-ce qu'il rue votre animal ?

Dude.—Rue, non. Tenez-le.

L'homme.—Est-ce qu'il mord ?

Dude.—Mais, non, tenez-le par la bride.

L'homme.—Est-ce qu'il faut deux hommes pour le tenir ?

Dude.—Non.

L'homme.—Alors, tenez-le vous même.

CAS DE CONSCIENCE

Laitier.—Louis as-tu mis l'eau dans le lait ce matin ?

Louis.—Oui, monsieur.

Laitier.—Ne sais-tu pas que c'est très mal ?

Louis.—Mais, vous m'avez dit vous même de le faire.

Laitier.—Pas du tout je t'ai dit de mettre l'eau d'abord et de verser le lait dedans ; comme ça nous pouvons dire sans mentir à nos clients que nous ne mettons jamais d'eau dans notre lait.

UN PROVERBE JUSTE

Raoul.—Ainsi, l'engagement de Justin avec mademoiselle Grossac s'en est allé en fumée ?

Charley.—Comme tu dis : il a brûlé toutes ses lettres hier soir.

C'EST PROBABLE

Coroner.—Cet homme montait-il ou descendait-il l'échelle quand il est tombé ?

Témoin.—Dame ! je l'ai vu en l'air et il avait celui de descendre.

SANS DOCTEUR

Notre ami Th. D... a trouvé le moyen de rajeunir un peu, en les réunissant, les deux plaisanteries banales concernant les médecins et les belles-mères.

Il rencontre, dans une maison amie, le docteur Troisétoiles...

—Eh bien ! lui dit-il avec un accent de reproche, vous êtes encore gentil, vous ! Comment, je vous envoie chercher pour ma belle-mère, très, très malade, et vous ne vous dérangez seulement pas !...

—Excusez-moi, mon cher ; j'étais absent, et...

—Enfin, je vous pardonne : elle est morte tout de même !

TRISTE VÉRITÉ

1er Duda.—Tiens, est-ce que la jeune madame Edmond se poudre déjà ?

2e Duda.—Non, mon cher, sa figure nous montre la vérité sans voile et elle n'est pas agréable à voir.

DANS LE BON CHEMIN

Soldat de l'armée du salut.—Mon ami, savez-vous où vous mènerez le chemin que vous suivez ?

Bois-mort.—Chemin... je pense un peu... rue Notre-Dame... Cholaga... s'tu veux faire route... semble... paie la traite...

UN GAIN DOUTEUX

Madame.—Si nous faisons une partie pour tuer le temps ; mais tu sais, il faut jouer pour quelque chose.

Monsieur.—Soit, pourquoi jouons-nous ?

Madame.—Si je gagne j'irai m'acheter seule la robe de soie que tu m'as promise, si je perds tu choisiras celle que tu voudras, pourvu que ce ne soit pas moins de \$2.00 la verge.

IL S'EST TROMPE

Lui.—Ainsi votre père refuse son consentement ?

Elle.—Hélas !

Lui.—Alors, il ne nous reste plus qu'à fuir et à nous marier au premier village venu. O ! Martha, pourriez-vous quitter sans regrets le luxe qui vous entoure, abandonner tous les plaisirs que procure la richesse, vous exiler, peut-être pour toujours du toit paternel et partir avec moi pour mener une vie de pauvreté quelque part dans un village de l'Ouest ?

Elle.—Je crois que oui.

Lui, (froïdement et prenant son chapeau).—Allons il vaut mieux nous séparer immédiatement, vous n'êtes pas la fille sensée que j'ai cru que vous étiez.

CE N'ÉTAIT PAS SON VICE

McCabby.—Vous m'avez dit que le cheval que vous me vendiez n'avait pas peur des locomotives.

McQuignon.—Eh bien ! n'est-ce pas vrai ?

McCabby.—Non ; hier, dès qu'il en a vu une, il est parti comme une flèche et j'ai eu toutes les peines du monde de l'empêcher de se jeter dessus.

McQuignon.—Après ? vous voyez bien que j'ai raison, si votre cheval avait eu peur de cette locomotive, il se serait sauvé au lieu de courir dessus.

VARIATIONS DE PRIX

Client.—Baisez-vous vos prix d'après les cours des États-Unis ?

Marchand de charbon.—Non, d'après le thermomètre.

—Mon cher ami, je viens te demander d'être mon témoin ?

—Pour un duel ?

—Oui ; avec un animal qui fait courir un tas de bruits désagréables sur moi.

—Ah ! un ennemi !

—Non, un pianiste au-dessous duquel je loge.

RIEN QU'UN AN APRÈS

Dix-huit ans.—C'est charmant décidément d'être un peu remarquée. Comme cette horrible Julia va rager quand elle saura qu'il est venu cinq jeunes gens à la maison hier soir.

Dix-neuf ans.—C'est insupportable à la fin ; chaque fois qu'il vient il faut qu'un de ses amis arrive pour déranger toute notre soirée.

COOPÉRATION

—On m'a dit que votre servante était engagée avec votre plombier.

—C'est vrai.

—Pourquoi ne se marient-ils pas ?

—Il paraît qu'il n'est pas encore assez riche. Vous savez elle n'est que depuis quinze jours à la maison, et elle n'a encore eu qu'une fois le temps de déranger les tuyaux de chauffage.

TROP D'AMBITION

Solliciteur.—J'accepterai un salaire de \$2,000 par an.

Industriel (ironiquement).—N'aimeriez-vous pas mieux une bonne association.

Solliciteur.—Non, je désire faire de l'argent.

L'ORDRE DU MÉRITE

—Qu'est-ce que ce ruban que Z... porte à la boutonnière ?

—C'est celui de la médaille des Sauveteurs.

Il a donc fait un sauvetage ?

—Oui, il y a eu un incendie près de chez lui, et il s'est sauvé.

OBLIGÉ DE S'AMUSER



(Au Théâtre Royal)

Madame de La Haute-gamme.—Superbe, cette pièce, n'est-ce pas ?

Charles le Dub.—Oui ! j'ai vu cela par les journaux qui en font les plus grands éloges.

NOS CHÉRIS



La grande sœur. — Que viens-tu faire ici, Roger ?
Le petit Roger. — C'est maman qui disait qu'il y a assez longtemps que tu tends tes filets, que tu vas prendre un gros poisson ce soir : je veux voir.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Au whist. — Qui prenons-nous pour faire le mort ?

Appelez le docteur, parbleu !

Le comble de l'amnésie :

Non seulement perdre sa propre mémoire, mais aussi *celle* de ses fournisseurs.

Aux champs.

« J'vas dire à Denise qu'sa vache est morte.

— Comment, tu vas li dire ça comme ça ?

— Ah ! non : j'li dirai d'abord qu'est sa tante.

— Vous ne m'avez jamais rendu l'argent que je vous ai prêté. Cependant vous m'avez donné votre parole. . .

— Eh bien ! la parole est d'argent ; nous sommes quittes.

Calino se vante à un ami d'être très exact.

« Mais pourtant vous m'aviez promis d'être chez moi hier soir, et vous n'êtes pas venu.

— Oui, mais je l'avais déjà promis la veille à X..., et je n'ai qu'une parole. »

Un monsieur, qui s'ennuie au théâtre, sort avant la fin de la pièce. Le contrôleur l'arrête au passage :

« Mais, monsieur, il y a encore deux actes !

— C'est pour cela, monsieur, que je m'en vas. »

A Marseille. Un Parisien s'adresse à un indigène :

« C'est ici, je crois, que sont nés le peintre Puget, Méry, M. Thiers ?

— Parbleu ! Où voulez-vous que ça aurait été ? »

L'instruction.

Madeleine, — huit ans, — rentre toute triomphante de sa classe qui compte cinq élèves :

— Maman ! s'écrie-t-elle, je suis première, en français, sur les quatre-s-autres !

Les ouvriers belges qui parlent le français et le flamand sont fort recherchés sur la place.

Il en est de même pour les domestiques.

Aussi lisait-on dernièrement, rue Vivienne, sur les vitres d'un magasin de lingerie :

« On demande une bonne possédant les deux langues, de préférence une qui n'ait pas servi. »

— Une bonne possédant une langue dont elle ne s'est jamais servie ! s'écria un passant, où diable la lingère espère-t-elle trouver ça ?

Au cercle :
Henri et Gaston jouent à l'écarté.

— Sais-tu quel est, pour un joueur, le comble de l'erreur historique ?

— ?...

— Faire Charlemagne avec cinq louis.

Marivaudage entre futurs

— Il me semblait, monsieur, que vous ne fumiez pas ?

— Oh ! mademoiselle, je ne fume que quand je m'ennuie.

Et il rallume son cigare.

Alcindor est de Marseille et il est terrible quand il discute.

— Moi, disait-il, je ne commets jamais d'erreurs, entendez-vous ?

— Pourtant...

— Pas du tout... Ainsi, une fois, ... j'ai essayé de me tromper moi-même, je n'ai pas pu.

A l'École des Beaux-Arts.

Grave embarras des aspirants au prix de Rome (section de peinture), à qui on a donné pour sujet ce vers de Racine :

Hippolyte étendu sans forme et sans couleur.

Boulevard extérieur.

Deux jeunes mariés se flanquent, dans la rue, une tripotée réciproque.

Un passant voulant intervenir :

— Laissez-les faire, dit d'une voix émue un habitant du quartier : « C'est leur *lutte* de miel ! »

C'est le soir, autour de la lampe de famille.

Le petit Joseph Prudhomme lit le dernier rapport municipal d'une voix très ensommeillée. Il en est à ce passage :

« La conduite du grand égout collecteur est excellente de tout point. »

— Mon fils, interrompt M. Prudhomme avec gravité, que cet exemple vous serve de modèle !

Un directeur de maison centrale entre dans la cellule d'un condamné à mort.

— J'ai, lui dit-il, une triste nouvelle à vous annoncer : votre pourvoi a été rejeté, et l'heure est venue pour vous d'avoir du courage. Mais les réglemens de la prison m'autorisent à vous accorder quelques faveurs dernières.... Que désirez-vous ?

Le condamné réfléchit un instant, puis, se frappant le front :

— Je désire apprendre l'anglais !

On lit sur la devanture d'un marchand, rue St-Paul :

GANTS
DE PEAU DE DAMES
De toutes qualités,
Depuis 95 centimes
jusqu'à 5 francs !

Dernièrement, un monsieur qui patinait vint à tomber lourdement sur le front.

« Décidément, lui dit un ami présent, vous n'avez pas la bosse du patinage. »

— Diable ! dit le malheureux en portant sa main à la partie tuméfiée, qu'est-ce que c'est donc que cela ? »

Madame de la Sablière disait :

— L'âme d'un paresseux ressemble à une terre qu'on ne cultive pas ; elle ne produit que des ronces et des chardons.

D'autre part, Gérard de Nerval :

Les paresseux plaisent à tout le monde, parce qu'ils ne gênent personne.

Un vieil invalide entre un jour chez un pharmacien :

— Donnez-moi quelque chose contre les vers.

— Comment, vous avez des vers ? Dans quelle partie du corps les sentez-vous ?

— Dans ma jambe de bois qui est toute vermoulue.

En voilà une digne de Guibollard :

On lit dans un journal du Berri, feuille de la préfecture, l'avis suivant :

« Le nommé Paul Bézuchet, que l'on croit mort depuis deux ans, est invité à passer à la mairie de la ville d'Henrichement, sans le moindre retard. »

Un avocat plaide contre un dentiste :

— Messieurs, dit-il au commencement de sa plaidoirie, il me sera facile de résumer les débats : on devait nous mettre pour cinq cents francs de dents, on nous met dedans pour cinq cents francs. Là est tout le procès.

Hier, dans un couloir du Vaudeville, un spectateur maladroit met sa canne dans l'œil d'un monsieur qui passe près de lui.

Vous êtes un idiot ! s'écrie celui-ci en se frottant la paupière.

Le personnage ainsi interpellé, qui est sourd, comprend mal et, se rangeant de côté :

— Après vous, monsieur, dit-il d'un accent aimable.

UNE PAIRE DE MONSTRES

Client. — Mais votre compte de frais est monstrueux !

Avocat. — Absolument comme le délit que vous avez commis.

SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR



Une douce jeunesse de dix-huit ans. — Qu'est-ce que vous avez de bon pour mettre sur les lèvres ?

Jeune pharmacien. — D'autres lèvres, mademoiselle.

BONNE PRÉCAUTION



Maud. — Ainsi, tu épouses le caissier de ton père ?
Isabelle. — Oui. Papa dit que s'il se sauve, au moins la fortune ne sortira pas de la famille.

Brisquet ! Brisquet !... Paix, la *Bichonne* !

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte :

— Mordienne ! dit Brisquet, je trouverai notre pauvre père, où les loups m'y mangeront.

— Pardienne ! dit Biscotine, ils m'y mangeront aussi.

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Aues, sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

— As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet, nos enfants ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang ; mais tu as pris par un autre chemin.

Brisquet ne posa pas sa bonne hache ; il se mit à courir du côté de la butte.

— Si tu menais la *Bichonne* ? lui cria Brisquette.

La *Bichonne* était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : — Biscotin ! Biscotine ! on ne lui répondait pas.

Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la *Bichonne*. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra sa bonne hache levée.

La *Bichonne* était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant pour que ses abois avertissent Brisquet.

Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort ; mais il était trop tard pour la *Bichonne* ! elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la *Bichonne*.

Brisquet enterra la *Bichonne* au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

JAMAIS... OU A PEU PRÈS JAMAIS !



Jack Smart. — Ainsi, ma belle demoiselle, vous avez décidé de ne jamais vous marier.

Fille de chambre. — Oui, monsieur, je mourrai vieille fille.

Jack Smart. — Mais si un beau jeune homme vous de mandait en mariage ?

Fille de chambre. — Ça, c'est une autre affaire.

AMADOUÉE



Cliente. — Mais il n'est pas à la mode, ce chapeau !
Modiste. — Madame badine. Ce sera la mode aussitôt que madame l'aura porté.

C'est ici qu'est la *Bichonne*,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allait qu'une fois au bois, et que le loup mangit.* CHARLES NODIER.

LE ROI DES BUVEURS

Entendez-vous les cris discordants, les rires grossiers, le tintement des verres : c'est la taverne qui élève sa voix : le roi des buveurs appelle à lui son peuple.

Le voilà, portant encore le tablier de travail, qui n'est plus qu'une décoration menteuse ; les traits enluminés par l'ivresse, les yeux flottants, la lèvre épaissie, il enveloppe le verre d'une main avide et porte à tous son toast brutal :

« Buvez à l'insouciance, ami, c'est le vin qui la donne ! Grâce à lui, plus de prévisions ni d'inquiétudes ! Chaque goutte de sang de la vigne efface de notre mémoire un lendemain.

« Buvez à la gaieté ? elle pétille dans la mousse de nos verres, elle coule jusqu'à notre cœur comme un rayon de soleil.

« Buvez à la liberté ? Que nous importe ici la tristesse de la famille, les colères des maîtres ? L'ivresse est une mer, que ni tristesses ni colères ne peuvent franchir.

« Buvez à l'oubli de toute chose et de nous-mêmes ! On voudrait faire de la vie une tâche, nous en avons fait une extase entrecoupée de rêves. »

Il dit, et tous applaudissent ! Mais, tandis que ces applaudissements font retentir la taverne, bien loin de là, dans les logements froids et désolés, un chœur d'enfants pâlis et de femmes brisées leur répond sourdement :

« Buvez à la misère, ô pères ! car c'est le vin qui nous la donne. Grâce à lui, plus de pain ni de flamme au foyer ! Chaque goutte du sang de la vigne se paye d'une goutte de notre vie.

« Buvez à l'égoïsme ! il coule avec la joie dans vos verres ; il descend jusqu'à vos cœurs comme un poison.

« Buvez à la honte ! Que vous importe le mépris des autres le dégoût de vous-mêmes ? Qui s'est assis dans la boue ne craint pas de se salir.

« Buvez à la mort de votre âme ! car Dieu vous avait donné les aspirations des anges, et vous avez mieux aimé vous ensevelir dans les appétits de la brute ! »

LE CHIEN DE BRISQUET

CONTE

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goubillière, tout près d'un grand puits-fontaine, qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un honhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le *Fendeur à la bonne hache*, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtarde à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la *Bichonne*, parce que c'était peut-être une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand-peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays. Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette :

— Femme, je vous prie de ne pas laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang, pour les préserver d'accidents. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la *Bichonne*, qui ne demande qu'à trotter.

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains :

— Mon Dieu ! qu'il est attardé !...

Et puis elle sortait en criant :

— Eh ! Brisquet !

Et la *Bichonne* lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : — N'irai-je pas ?

— Paix, lui dit Brisquette — Écoute, Biscotine, va jusque devers la butte, pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent... et crie fort ; —

L'ÉVENTAIL DE CENT MILLE FRANCS

(Récit d'une grand'mère.)

Mes enfants, quand j'avais votre âge, j'étais au nombre des amies de la vieille baronne de Varance. C'était une petite femme ridée, dont les cheveux blancs s'échappaient de sa coiffure en mèches ébouriffées.

Tous les membres de sa famille s'étaient éteints les uns après les autres, la laissant de bonne heure maîtresse d'une grande fortune.

Son isolement l'avait rendue fort égoïste et l'originalité peu commune de son caractère avait pour beaucoup contribué à l'éloignement de sa société.

Mes parents qui n'étaient pas riches, auguraient bien de cette amitié, et me conduisaient souvent chez Mme de Varance. J'y allais volontiers, non seulement attirée par les friandises qu'il lui plaisait de m'offrir, mais encore parce que j'avais en elle un auditeur attentif ; elle prenait un plaisir extrême à me faire raconter mes petites histoires auxquelles elle paraissait beaucoup s'intéresser.

Peu à peu le vide se fit encore plus grand autour de la baronne ; il n'y eut bientôt plus que moi qui vins la voir. Je lui lisais son journal, je l'aidais à dévider ses écheveaux de laine, toujours en l'égayant de mon babillage. Elle s'habitua si bien à ma compagnie, qu'elle envoyait savoir de mes nouvelles lorsque j'étais quelque temps sans y aller.

Enfin, je devins grande.

Un jour, j'entraï chez ma vieille amie avec un air tout mystérieux.

— Mon Dieu, mademoiselle, comme vous vous faites rare, me dit-elle, voilà une grande semaine qu'on ne vous a vue ; que vous est-il donc arrivé ?

— Ah ! chère baronne, c'est que j'ai été et suis encore très occupée, sachez que je vais au bal.

— Au bal ! Messieurs ! et quel bal, s'il vous plaît ?

— Un bal de bienfaisance qu'on donne à la Préfecture.

— Diable ! et c'est votre toilette de mousseline blanche et vos nœuds bleus qui vous ont occupée à ce point ?

— Il s'agit bien de mousseline et de nœuds bleus ! de la soie, madame, de la vraie soie jaune ornée de rubans verts.

— Ce sera de l'arlequinage !

— Dites du marquisage.

— C'est donc un bal travesti ?

— Parfaitement.

— Ah ! tu m'en diras tant ! Pour quand ce bienheureux bal ?

A FRIEND IN NEED, A FRIEND INDEED



Smith, du Kansas. — Est-ce vrai que tu vas chanter, Ned ?
Ned. — Oui. Mlle Okers m'a prié de montrer ma voix.
Smith, (criant un reculer). — Vas-y sans crainte. Si on veut te faire du mal, je serai là.

— Pour samedi prochain.

— J'espère bien que tu viendras me faire admirer tes beaux atours.

— Je n'y manquerai pas ; mais hélas ! il me manque quelque chose pour que mon déguisement soit complet.

— Quoi donc ?

— Un éventail.

— S'il n'y a que cela qui te manque, tranquillise-toi. J'en ai un que je te donnerai quand tu viendras me faire voir ta toilette...

Le grand jour arrivé, je tins ma promesse. La baronne, après m'avoir débarrassée de mes châles, me contempla dans mon costume chamarré, et, à son air, je ne doutai pas qu'elle me trouvât de son goût sous mon chignon poudré.

Hélas ! je blanchissais mes cheveux alors, ne me doutant pas qu'un jour viendrait où je serais dispensée de ce plaisir.

Madame de Varance me fit ses compliments et me prédit un grand succès.

L'éventail qu'elle me prêta était en plumes blanches pailletées d'argent, sur lesquelles s'établait une guirlande de fleurs de nuances bizarres, très vives, encadrée d'un duvet de cygne. Sa monture d'ivoire n'offrait rien d'extraordinaire si ce n'est le gland de soie multicolore qui s'y balançait.

Le succès que m'avait prédit la baronne ne manqua pas de se réaliser. Je n'avais pas le temps de m'asseoir que les invitations pleuvaient autour de moi.

Parmi mes danseurs, il y en eut un qui me parut sans doute plus séduisant que les autres puisqu'il sut, pour cette soirée, gagner toutes mes faveurs. Nous dansâmes plusieurs fois ensemble, enfin nous arrivâmes à être si bon amis que la conversation s'engagea sur un ton assez familier.

— Quel ravissant petit éventail vous avez là ! me dit-il ; que ne donnerais-je pas pour posséder un tel bijou ! N'êtes-vous pas disposée à le vendre ?

— Cela dépendrait, monsieur, de l'acquéreur et du prix qu'il en offrirait.

— Vraiment, s'écria-t-il en sursautant d'une façon comique, puis-je me mettre sur les rangs ?

— Essayez, lui répondis-je en me campant sur mes hauts talons.

— Asseyons-nous pour traiter cette grave affaire.

Et nous allâmes nous installer l'un près de l'autre sur un canapé.

— Voyons, reprit-il, cinquante francs.

— Ah ! ce n'est seulement pas le prix d'une des petites plumes du bord.

— Mille ?

Je fis la grimace.

— Dix mille, vingt mille, trente mille...

De monter ainsi cela ne coûte rien ; pourtant, cent mille francs me parut un prix raisonnable, et je l'arrêtai.

— Alors c'est entendu ?

— Quand prendrai-je livraison de mon achat ?

— Quand vous voudrez.

— Pour cela il me faut une adresse.

— C'est juste.

Et je lui donnai, comme une petite folle, l'adresse de Mme de Varance.

La fatigue, ajoutée aux récits qu'il fallut faire aux tantes, aux cousines, m'empêchèrent d'aller immédiatement remercier la baronne et lui reporter son éventail. Ce ne fut donc que quelques jours après que je me présentai chez elle.

Je remarquai de suite sa mauvaise humeur ; mais comme elle avait de fréquents démêlés avec ses domestiques, je l'attribuai à une des scènes habituelles et, sans m'en inquiéter, j'allais lui raconter mes exploits quand elle m'arrêta :

— Mademoiselle, vous usez de beaucoup trop de liberté à mon endroit. Puisque je suis dans la nécessité de le faire, je vous dirai qu'il ne me convient pas d'être mêlée à vos sottises

inconséquences, qu'enfin ma maison n'est pas la vôtre et que vous ferez mieux d'en oublier le chemin, plutôt que de l'indiquer à des gens sans savoir-vivre.

Je compris que mon fameux acquéreur était venu réclamer ses droits et que cette aventure, dont je n'avais voulu faire qu'une plaisanterie, avait été trop loin ; pourtant je ne fis point d'excuses, je posai l'éventail sur le guéridon, et je me retirai sans prononcer une parole.

A partir de ce jour, je ne retournai plus chez la baronne, mais j'avais souvent de ses nouvelles par la femme de chambre que je rencontrais à la messe.

— Elle s'ennuie, me disait-elle, elle s'ennuie à mourir et parle de vous sans cesse ; à votre place, mademoiselle, je retournerais la voir...

Ma mère me prêchait dans le même sens, me faisant valoir maintes et maintes raisons ; mais j'avais mauvaise tête et ne voulus céder devant aucun argument.

Six mois après, je reçus une lettre de faire part : ma vieille amie était morte. J'eus alors de poignants regrets et je versai des larmes sincères. Puis on me remit une autre lettre du notaire m'invitant à venir prendre connaissance du testament chez la défunte qui ne m'avait pas oubliée. Cela me fit encore plus de peine, et c'est la mort dans l'âme que je m'y rendis.

Je n'oublierai jamais cette scène : les domestiques se tenaient debout dans la chambre ainsi qu'un prêtre et plusieurs Messieurs que je n'avais jamais vus. Le notaire était au milieu d'eux un papier à la main. On n'attendait plus que moi pour en donner lecture. Je pris place dans l'angle avec ma mère qui m'accompagnait et nous entendîmes ce qui suit :

— « Je laisse ma fortune à l'hospice Saint-Jean pour la fondation de nouvelles salles, à l'exception d'une somme de quarante mille francs qui devra être partagée entre mes domestiques. Je désire que mon mobilier, les objets d'art, ma toilette et mes bijoux soient vendus au profit des pauvres de la paroisse.

« Quand à ma petite amie, Marie Vallier, je lui lègue un éventail de plumes que l'on trouvera dans mon secrétaire. Peut-être estimera-t-elle cet héritage bien maigre, mais qu'elle se souvienne qu'il a valu un jour cent mille francs. »

LHÉA LE BELLIER.

Réflexion d'un philosophe :

— Vrai !... c'est à croire que toutes les femmes sont marchandes de naissance.

UN INCENDIE MAL A PROPOS



Chef pompier. — Comment cela ? Est-ce que ces deux hommes ne peuvent pas marcher ?

Un membre de la brigade. — Nous n'avons pas pu les faire sortir autrement : leur partie d'échecs n'était pas finie.

UN PAS DIFFICILE



Elle. — Comment appelez-vous cette figure-la ?
Lui. — Le plongeur du putain. Ça prend un imbécille pour le faire à plomb.

LE PAYSAN ET L'AVOCAT

AFECOTE

(Pour le SAMEDI.)

Un jour, un fermier, nommé Bernard, étant venu à Montréal pour certain marché, pensa, une fois ses affaires terminées, qu'il lui restait quelques heures de loisir, et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé de M. Poitier, dont la réputation était si grande que l'on croyait un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion. Le paysan demanda son adresse, et se rendit chez lui, rue Saint-Jacques.

Les clients étaient nombreux, et Bernard dut attendre longtemps; enfin son tour arriva, et il fut introduit. M. Poitier lui fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes sur le bureau et lui demanda ce qui l'amenait.

— Par ma foi ! monsieur l'avocat, dit le fermier, en tournant son chapeau, j'ai entendu dire tant de bien de vous que, comme je me trouvais tout porté à Montréal, j'ai voulu venir vous consulter, afin de profiter de l'occasion.

— Je vous remercie de votre confiance, mon ami, dit M. Poitier, mais vous avez sans doute quelque procès ?

— Des procès ? par exemple ! je les ai en abomination, et jamais Pierre Bernard n'a eu aucun mot avec personne.

— Alors c'est une liquidation, un partage de famille ?

— Faites excuse, monsieur l'avocat, ma famille et moi nous n'avons jamais eu à faire de partage, vu que nous prenons à la même poche, comme on dit.

— Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente ?

— Ah bien oui ! je ne suis pas assez riche pour acheter, ni assez pauvre pour revendre.

— Mais enfin que voulez-vous de moi ? demanda l'avocat étonné.

— Eh bien ! je vous l'ai dit, monsieur l'avocat, reprit Bernard avec un gros rire embarrassé, je veux une consultation... pour mon argent, bien entendu... à cause que je suis tout porté à Montréal et qu'il faut profiter des occasions.

M. Poitier sourit, prit une plume, et demanda au paysan son nom.

— Pierre Bernard, répondit celui-ci, heureux qu'on l'eût compris.

— Votre âge ?

— Quarante ans ou approchant.

— Votre profession ?

— Ma profession ?... Ah ! oui, quoi est-ce que je fais ?... Je suis fermier.

L'avocat écrivit deux lignes, plia le papier et le remit à son étrange client.

— C'est déjà fini ? s'écria Bernard ; eh bien ! à la bonne heure ; on n'a pas le temps de moisir, comme dit cet autre. Combien donc est-ce que ça vaut, la consultation, monsieur l'avocat ?

— Une piastre.

Bernard paya sans réclamation, salua du pied et sortit enchanté d'avoir profité de l'occasion.

Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre heures ; la route l'avait fatigué, et il entra à la maison, bien résolu à se reposer.

Cependant ses foins étaient coupés depuis plusieurs jours et complètement fanés ; un des garçons vint demander s'il fallait les rentrer.

— Ce soir ! interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari ; ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi. La fermière répondit que le vent se

trouvait bien placé, et que si l'on commençait, la nuit viendrait tout interrompre. Bernard, qui écoutait les deux plaidoyers, ne savait à quoi se décider, lorsqu'il se rappela, tout à coup, le papier de l'avocat.

— Minute ! s'écria-t-il, j'ai là une consultation c'est d'un fameux, et elle m'a coûté une piastre ; ça doit nous tirer d'embarras. Voyons, Thérèse, dis-nous ce qu'elle chante, toi qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier et lut, en hésitant, ces deux lignes ;

Pierre Bernard, ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

— Il y a cela ! s'écria le fermier, frappé de l'à-propos ; alors, vite les charrettes, les filles, les garçons, et rentrons le foin !

Si femme voulut essayer encore quelques objections ; mais il déclara qu'on n'achetait pas une consultation une piastre pour n'en rien faire, et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple, en se mettant à la tête des travailleurs et en ne rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla vouloir prouver la sagesse de sa conduite, car le temps changea pendant la nuit, un orage imprévu éclata sur la vallée, et, le lendemain, quand le jour parut, on aperçut dans la prairie la rivière débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les fermiers voisins fut complètement anéantie ; Bernard seul n'avait rien perdu.

Cette première expérience lui donna une telle

L'UTILITÉ DE LA FOURRURE



Le mari. — Quelle imprudence ! Ferme donc ton manteau par un vent pareil !
La femme. — Mais alors qui verra ma doublure en vis-à-vis ?

OU L'ORGUEUIL NE SE NICHE PAS ?



Mère vaniteuse. — Vous allez voir, quand j'oteraï vos frisettes, si vous allez avoir une queue chic !

foi dans la consultation de l'avocat, qu'à partir de ce jour il l'adopta pour règle de conduite et qu'il devint, grâce à son ordre et à sa diligence, un des plus riches fermiers du pays. Il n'oublia jamais, du reste, le service que lui avait rendu M. Poitier, auquel il apportait tous les ans, par reconnaissance, une couple de ses beaux poulets ; et il avait coutume de dire à ses voisins, lorsqu'on parlait des hommes de loi, "qu'après les commandements de Dieu et de l'Eglise, ce qu'il y avait de plus profitable, c'était la consultation d'un bon avocat."

THÉÂTRE ROYAL



Empressons-nous de féliciter la compagnie de variété des Frères Irwin, inscrite au programme du théâtre de la rue Cotté, cette semaine. La troupe est nombreuse et compte de bons acteurs. Le rideau se leve sur un véritable pot-pourri, que nous donnent M. Leslie et Melle Collins, en nous avertissant par le programme qu'il ne possède ni titre,

ni intrigue, ni accessoires, mais que ce sera drôle. Les contorsions étonnantes de M. Leslie prouvent toutes ces assertions.

Dans deux jolies romances, Mlle Ida Abrams exploite bien les ressources d'une voix forte et nette.

Quant à MM. Gordon et Lick, ils ont le don de tirer des sons musicaux, de tous les instruments imaginables, au grand amusement des auditeurs. De M. Riley et de Melle Wolfe, disons que le premier est excellent déclamateur, que la seconde est une charmante soubrette qui joue bien de la harpe.

MM. Wesley, McGale, Daniels, Reeves et Mlle Alice Thompson viennent, à leur tour, mêler la note gaie, dans une représentation toute de gaieté et de vie.

Parler de Harry McBride et de Mamie Goodrick, c'est nommer deux artistes que l'auditoire aime à tenir sur la scène, à admirer la grâce et la souplesse déployées dans de jolies danses.

Mais à messieurs Stirk et Ieno les honneurs comme aussi le rôle le plus difficile de la troupe. Personne ne devrait manquer de voir les évolutions de M. Stirk sur le trapèze. C'est quelque chose d'étonnant et qui attire des foules au Royal toute la semaine.

Et nul doute qu'il y aura encore beaucoup de monde aux séances de samedi après-midi et samedi soir.

LA MARGUERITE

Lorsque je vais dans la prairie
A mon regard s'offre une fleur,
Qui m'arrache à ma rêverie,
Quoique d'une simple couleur.
En indiscret je l'interroge,
Elle répond à demi-voix,
Fleur, je veux faire ton éloge
Et je ferai ce que je dois.

Ta corolle est couleur d'hermine,
Ton cœur jaune comme de l'or,
Et je te trouve bonne mine ;
Pour moi n'es-tu pas un trésor ?
Je te demande : m'aime-t-elle ?
Et tu me réponds franchement :
Hélas ! non, elle est infidèle,
L'prends-en ton parti bravement.

Tout doucement je me console
Pendant que peut-être tu mens,
J'effeuille toute ta corolle,
Me rappelant tous ces serments,
Qu'un beau soir, aux feux d'une étoile,
Elle me fit en minaudant.
Tout est fini, jetons un voile...
Mais je soupire cependant.

Il te reste encore un pétale,
Je n'ose pas te l'arracher ;
Comme il est beau, comme il s'étale,
Dis, ne vas-tu pas te fier ?
Arrache-le donc et bien vite.
Il va te rendre le bonheur,
Me souffle cette marguerite.
Car c'est le nom de cette fleur.

Oh ! merci ! je vois qu'elle m'aime :
Tu te plaisais à m'attrister ;
Mais je te chanterai quand même
Car je ne puis y résister.
Je crois à la douce parole
Qui vient de ranimer mon cœur.
Si j'ai déchiré ta corolle,
Pardonne-moi, petite fleur !

TRIBUNAUX COMIQUES

(Du Journal des Abrutis.)

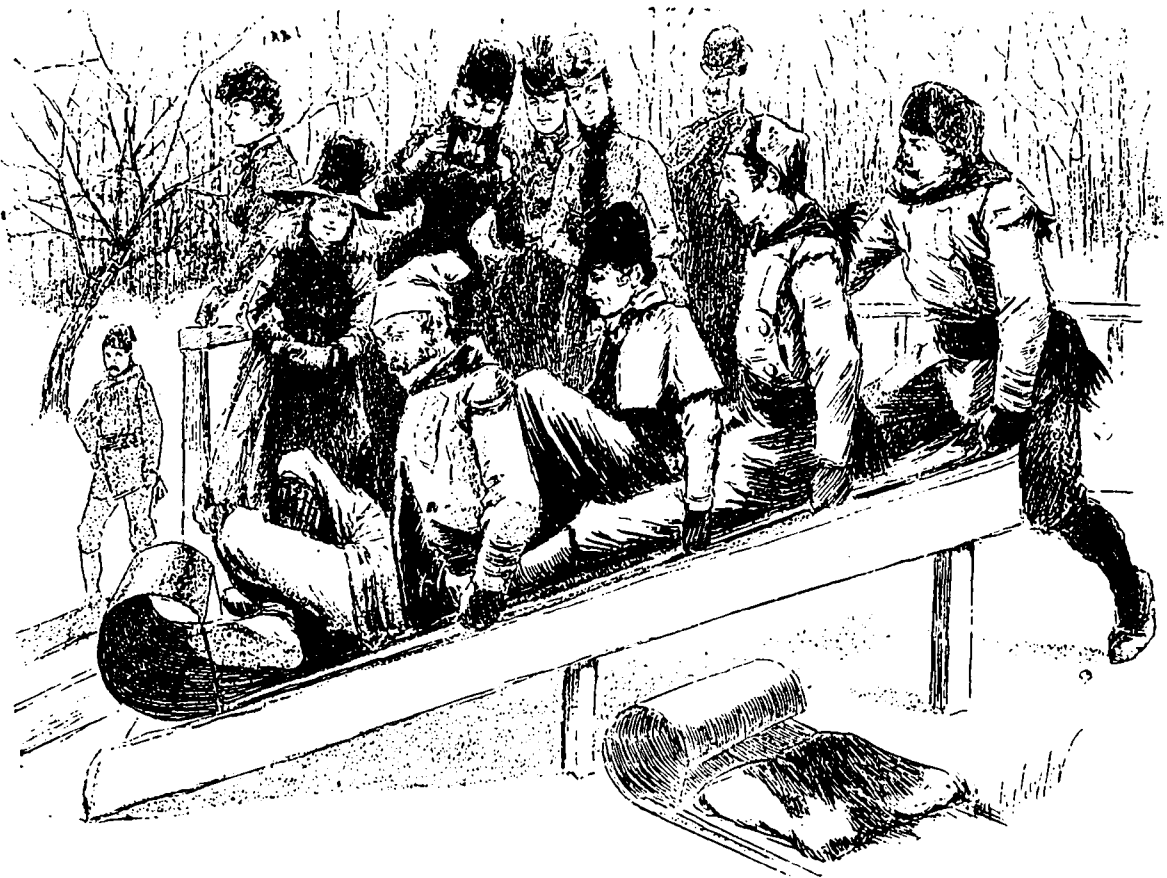
M. le juge de paix.—Huissier ! appelez l'affaire Bougon-Ledoux.

On vit apparaître à la barre deux petites femmes, l'une la figure enflammée par la colère, l'autre les yeux modestement baissés et la rougeur au front.

M. le juge de paix.—Voyons la plaignante, vous vous nommez Anastasie Bougon, vous êtes âgée de trente-quatre ans, vous demeurez au numéro 4 de la rue des Bons-Voisins et vous exercez la profession de fabricante de tamis pour passer la Seine.

La plaignante.—Oui monsieur le juge de paix.

UNE MAUVAISE BRISE



Le pilote.—Êtes-vous tous prêts ?

M. Pascal.—Oui... Aie... Non. Mademoiselle Julie, mettez-vous les pieds en dedans. Ça fait trop de voile.

Le juge de paix.—C'est une position très lucrative ; mais, racontez-nous brièvement en quoi vous avez à vous plaindre de la femme Ledoux.

La plaignante avec une grande volubilité.—Voilà, monsieur le juge de paix, j'étais très occupée à préparer le déjeuner de mon mari et je me pressais, car Philibert n'aime pas à attendre et quoiqu'il soit doux comme du miel, il lui arrive parfois de me rudoyer un peu, histoire de s'entretenir la main comme il dit. Tenez, monsieur le juge il faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé pas plus tard que la semaine dernière, j'étais à causer avec la voisine lorsque Philibert arrive et...

M. le juge de paix interrompant.—Ce que vous nous racontez est sans doute très intéressant pour

vous ; mais n'a aucun rapport avec l'affaire qui vous amène. Notre temps est précieux, arrivez au fait.

La plaignante.—Bien monsieur le juge. J'étais donc à préparer mon déjeuner lorsque j'entends un grattamento à la porte. Je n'y fais d'abord pas attention ; mais le bruit continuant, j'eus peur que ce fut Philibert. Vous savez monsieur le juge, est la pâte des hommes et on n'en trouverait pas un comme lui à dix lieues, soit dit sans vous offenser monsieur le juge, mais quelquefois il s'arrête à boire avec les camarades, histoire d'entretenir l'amitié comme il dit, et quand il rentre...

M. le juge de paix interrompant à nouveau.—C'est bon, c'est bon, il ne vous a pas coupé la langue. Finissez vite votre déposition.

La plaignante.—Oui monsieur le juge. Alors j'ouvre la porte et qu'est-ce que je vois ? Le sale chien de ma voisine qui faisait des saletés sur mon paillason. A cette vue mon sang ne lit qu'un tour et je me préparais à corriger la vilaine bête ; mais monsieur le juge, c'est dans les bêtes comme dans les gens, il y en a qui sont bien mal élevés. Je n'avais pas encore eu le temps de frapper cet atroce animal que le gredin se met à crier comme si je l'écorchais. A ses cris la voisine ouvre sa porte et cette sainte-nitouche se met à me vomir toutes sortes d'injures : que j'étais sale, que les chiens ne faisaient leurs ordures que sur la saleté. Je ne disais rien moi ; tout le monde sait dans le quartier que je suis douce comme un agneau, je ne ferais pas de mal à une mouche. C'est pas comme cette hypocrite qui fit tant de bruit qu'un agent monta et dressa procès-verbal. Si Philibert était entré au moment...

M. le juge de paix.—C'est suffisant, femme Ledoux qu'avez-vous à dire ?

La femme Ledoux.—Tout ce qu'a dit la femme Bougon est faux, c'est elle qui m'a insultée de toutes les façons.

La plaignante.—Si l'on peut dire, moi qui me laisserais abimer sans rien dire. Si Philibert était là...

M. le juge de paix.—La cause est entendue.

Le délit d'injures n'étant pas jugé suffisamment établi, plaignante et prévenue furent renvoyées dos à dos et condamnées aux dépens ; quant à l'auteur du délit il fut acquitté comme ayant agi sans discernement.

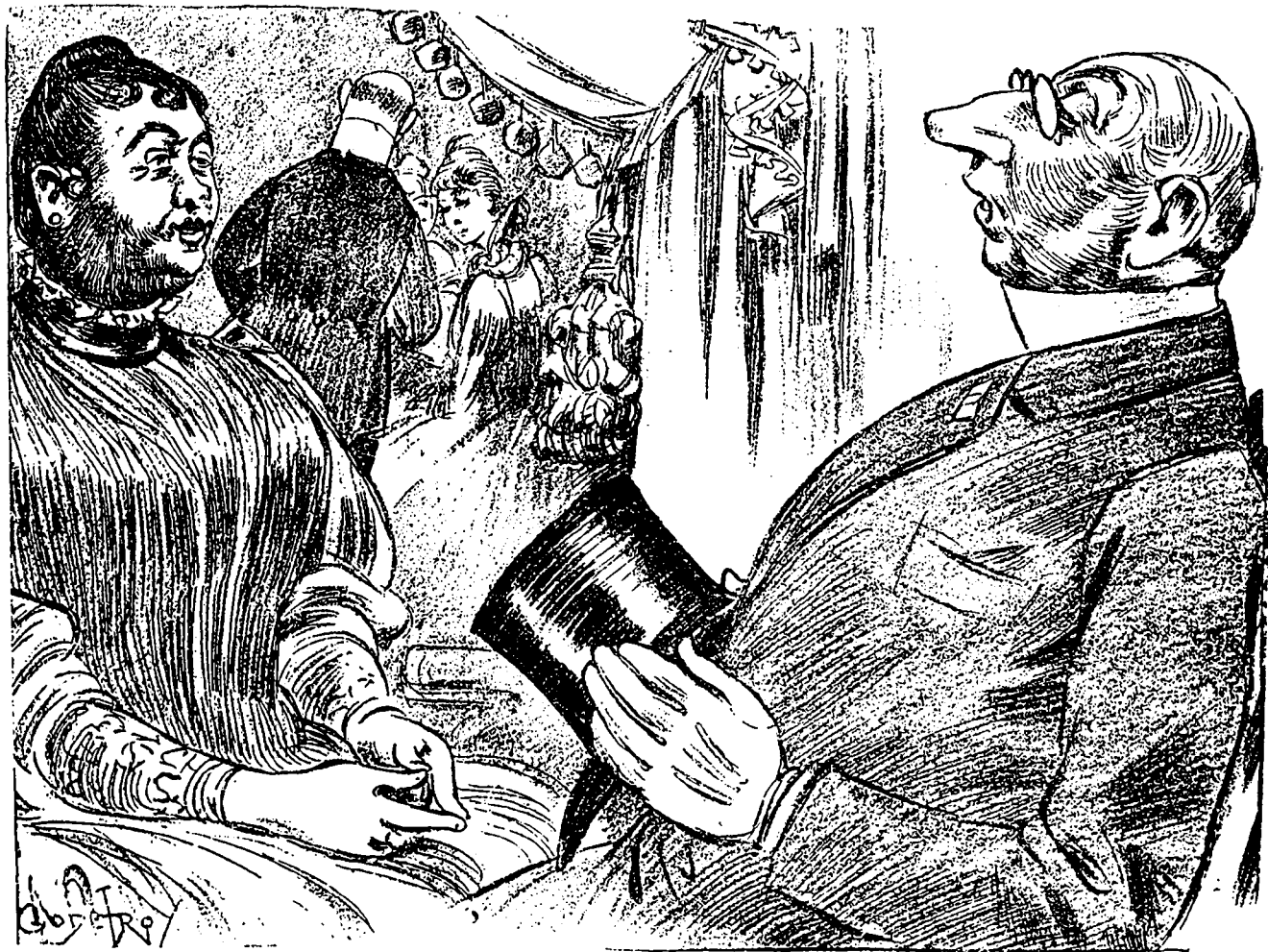
La plaignante sort en maugréant : Si Philibert apprend ça comme il va m'attraper.

L'ENNUI DES ÉLECTIONS



—Quand ça va-t-il donc finir, ces assemblées électorales !

PERSPECTIVES TOUCHANTES



Vous pouvez être certaine, madame, que mon fils rendra mademoiselle votre fille tout à fait heureuse. C'est un garçon très sérieux... il a déjà la goutte.

LES BABOUCHES D'ALI-TAM-TAM OU
LES DANGERS DE L'AVARICE

CONTE ORIENTAL

(Pour le SAMEDI)



Il y avait autrefois à Bagdad, un vieil avare, riche marchand retiré du commerce, mais faisant encore, au besoin, quelques affaires quand il y avait gros à gagner. Il se nommait Ali-Tam-Tam.

Comme je l'ai dit, il était fort avare et son avarice lui faisait se négliger beaucoup surtout dans ses vêtements.

Il était toujours vêtu de loques sordides et avait comme chaussures, une paire de babouches si usées, si rapiécées, qu'elles étaient devenues la fable de Bagdad.

Quand le vieil Ali sortait pour aller acheter, chez quelque revendeur, les maigres provisions dont il faisait son ordinaire, les gamins de la ville le poursuivaient de leurs huées, heureux quand Ali n'attrapait pas quelques os ou quelque fruit gâté que lui jetaient ces vauriens.

Mais il se consolait de ses avarices quotidiennes en se renfermant soigneusement dans sa maison et, après avoir vérifié sa porte, en soupesant ses richesses et en tirant de vieux coffres où il les enfouissait, de riches parures en pierres précieuses ou des vases d'or et d'argent qu'il avait acquis à vil prix.

**

Rien ne le corrigeait ; il s'était successivement débarrassé d'une petite nièce qui lui faisait sa cuisine et qu'il ne payait pas, et d'un chien qu'il avait, de peur des voisins, afin de ne rien dépenser pour leur entretien.

Plus récemment, il s'était brouillé avec un de ses parents, le dernier qu'il fréquentait encore, parce que celui-ci lui avait reproché son avarice, qui l'empêchait de se vêtir comme sa position de fortune le lui permettait et le rendait la honte des siens.

Or quelques jours après cette dispute, il eut l'occasion d'acquérir pour presque rien, d'un commerçant fort gêné dans ses affaires, un magnifique coffret en bois des îles tout incrusté de nacre, curieusement ouvragé et renfermant six flacons de cristal taillé, remplis de parfums de grand prix.

Comme il rapportait chez lui cette aubaine, il se promit, vu le bon marché extraordinaire de son acquisition et le grand bénéfice qu'il en espérait en la revendant, de s'offrir quelque extra.

Il réfléchit tout le jour à ce qu'il pourrait bien acheter.

Trait-il voir un curieux spectacle qui, depuis quelques jours, attirait toute la ville et où des bayadères, des jongleurs et des charmeurs de serpents faisaient, dit-on, merveille ?

Il s'en souciait peu, ayant depuis longtemps, si ce n'est toujours, renoncé aux plaisirs pour lesquels il fallait payer !

S'offrirait-il une caisse du meilleur café ?

Mais il était habitué à n'en boire que de mauvais !

S'achèterait-il un vêtement chez un fripier de sa connaissance et dont l'échoppe était dans la rue même ?

Mais ce fripier, qui était aussi un fripon, l'écorcherait tout vif et le prix complet de son coffret, des flacons et de leur contenu, y passerait et au delà !

Il y avait bien les babouches, qui étaient, nous l'avons dit, fort usées. Mais, des souliers neufs l'incommoderaient, jureraient avec ses haillons, etc., etc. Bref, après bien des projets, aussitôt détruits qu'échafaudés, il s'arrêta à l'idée d'aller prendre un bain, dont il avait, du reste, grandement besoin, d'autant que c'était une habitude dont il avait à peu près perdu le souvenir.

**

Le lendemain matin qui suivit cette grande résolution, il mangea de bonne heure son frugal repas ; fit son ménage, ce qui ne fut pas long et, après avoir chaussé les fameuses babouches et mis son meilleur caftan, il tira d'un vieux bahut une bourse rebondie où il prit, non sans un gros soupir, une pièce de vingt maravédís, la plus

rognée qu'il trouva, ferma sa porte avec soin et se dirigea allègrement vers l'étuve. En y arrivant, malgré l'heure matinale, il y avait déjà quelques clients qui venaient prendre leur bain avant les grandes chaleurs et, parmi ces rares visiteurs, le parent avec lequel Ali s'était disputé quelques jours avant.

Le parent renouvela ses reproches à Ali, se moquant surtout de ses grotesques chaussures. Ali riposta aigrement et ils se séparèrent en se disant des injures.

Ali pénétra dans le Hammam, après avoir laissé, suivant l'usage, ses babouches dans le vestibule ; il se dévêtit, fit ses ablutions et, après avoir passé par les différentes étuves et s'être fait vigoureusement masser par le nègre préposé à ces fonctions, il goûta, sur un lit de repos, un sommeil réparateur. Midi sonnant, comme il ne se souciait pas de prendre là un repas qui lui aurait coûté vingt autres maravédís, il s'habilla, paya son bain et sortit.

En arrivant dans le vestibule, il aperçut avec stupéfaction, à la place même où il avait laissé ses chaussures, une paire de babouches neuves, vernies et fort belles : ne sachant que penser, il les essaya, elles lui allaient comme un gant ! Un dernier regard jeté autour de lui le convainquit de l'absence de ses savates. Ali supposa immédiatement que son parent, honteux de le voir se promener avec ses vieilles savates, lui en avait mis de neuves à la place.

Il se moqua de lui *in petto* et s'éloigna fort satisfait de sa journée et tout regaillard par l'excellent bain qu'il avait pris.

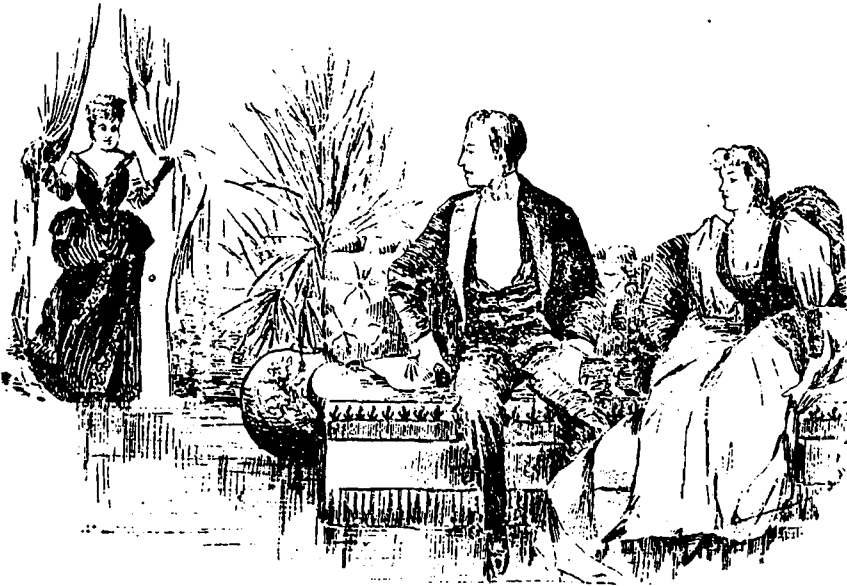
**

Ali, de retour dans sa maison, déjeuna de bon appétit et s'appretait à faire sa sieste, quand des coups violents, frappés à sa porte, le firent sursauter ; il alla ouvrir et une nuée de chances se précipita dans la maison.

Ali fut frappé, enlevé et emporté comme un paquet par quatre vigoureux gaillards qui le déposèrent, avant qu'il eut eu le temps de se reconnaître, devant le cadi du quartier.

Ce magistrat l'interpella brutalement, lui reprochant son avarice qui, malgré sa fortune bien

UN MOT DE TROP



Jeune dame d'un embouppant desolant se montrant dans la porte. — Est-ce que je suis de trop.

Le jeune Bobbs renommé pour sa politesse. — Au contraire, madame : vous remplissez admirablement une porte.

connue, lui faisait voler, plutôt que d'en acheter, les chaussures de ses concitoyens.

Ali protesta de toutes ses forces, mais inutilement et le cadi lui imposa silence.

Voici ce qui s'était passé :

L'agha était allé le même jour au bain ; entré quelques heures après Ali, il était naturellement sorti après lui et n'avait pas retrouvé ses babouches là où il les avait laissées. Recherches de ses gens qui, enfin, dans un coin obscur, avaient retrouvé les vieilles savates que tout Bagdad connaissait si bien.

Fureur de l'agha.

— Comment, dit-il, ce vieil avare d'Ali-Tam-Tam, me vole mes babouches ! Qu'on aille immédiatement l'appréhender et qu'on le conduise au tribunal du cadi !

Ali eut beau jurer qu'il était innocent, affirmer qu'une main inconnue avait dû lui cacher ses propres chaussures afin lui occasionner quelque ennui ; rien n'y fit.

Il fut condamné à vingt dinars d'amende et à recevoir dix coups de bâton sous la plante des pieds, ce qui fut exécuté de suite, malgré ses hurlements.

Il regagna péniblement sa demeure, s'y enferma et pleura sur son infortune. On lui avait restitué les fameuses babouches qu'il déposa dans un coin comme un objet d'horreur et qu'il résolut de détruire coûte que coûte.

Le soir de ce même jour, digne d'être marqué d'une pierre noire par le malheureux Ali il enveloppa les babouches dans un pli de son cafton et se glissa jusqu'en dehors des portes de la ville ; arrivé dans la campagne, il regarda s'il n'était épié par personne et, avisant un canal profond et large, il y précipita les babouches qu'il regarda tournoyer et s'engloutir avec satisfaction. Quand l'onde se fut refermée sur sa proie, Ali revint, le cœur plus léger, se mit au lit un peu soulagé par cette exécution, réfléchissant toutefois avec amertume à ce qu'il lui faudrait dépenser pour se procurer d'autres chaussures.

Mais il pensa à son voisin le fripier, il s'endormit, rêvant qu'après un long marchandage il en obtenait une paire de très convenables pour dix maravédis.

Le lendemain, grand émoi dans Bagdad. Les ménagères causaient avec animation ; les porteurs d'eau se démenaient comme s'ils eussent été enragés et toute la ville était dans la rue.

Qu'était-il donc arrivé ?

Un grand événement pour une ville, surtout une ville d'Orient !

L'eau manquait aux fontaines et, malgré toutes les recherches effectuées on ne pouvait découvrir la cause de cet arrêt.

Les ingénieurs perdaient la tête et une armée d'ouvriers sondaient les tuyaux afin de découvrir les fuites ; quand, tout à coup, le bruit se répan-

trant dans cesanctuaire redouté, d'apercevoir sur une table, deux objets monstrueux, difformes et gonflés comme des éponges, mais dans lesquels, néanmoins il reconnut ses babouches !

Les malencontreuses chaussures s'étant traîtreusement fauflées entre deux eaux, jusqu'au tuyau d'alimentation de la ville et s'y étaient engagées, l'obstruant de plus en plus, à mesure que l'eau les gonflait et ce, jusqu'au point de le boucher complètement.

Toutes les supplications d'Ali furent inutile. Le Cadi le condamna à vingt dinars d'amende et vingt autres coups de bâton, vu la récidive.

Ali-Tam-Tam faillit mourir de chagrin et de douleur, mais, la sentence exécutée, le Cadi le fit jeter dans la rue, lui et ses babouches, le menaçant des plus terribles peines, s'il paraissait encore devant lui.

L'infortuné Ali se traîna sur les mains, et pour cause, jusqu'à sa maison et se désola au point d'en perdre le jugement. Il se demanda ce qu'il ferait bien de ses fatales babouches qu'il n'était pas loin de considérer comme de mauvais génies acharnés à sa perte.

Il conclut enfin à les brûler, mais elles étaient trop humides et en attendant, il les déposa sur sa terrasse, pensant avec raison que les rayons du soleil les sécheraient promptement.

Puis, pour se consoler un peu, il ouvrit le précieux coffret et en tira un à un les flacons, fai-

dit que cela provenait de l'obstruction, d'un tuyau d'alimentation et que l'eau allait bientôt remplir les citernes. Cris de joie, auxquels se mêle la voix d'Ali, quand un groupe d'officiers de police apparaît dans la rue, et apercevant le pauvre Ali, l'empare de lui et se maltraite fort, le forçant avec force bourrades à courir devant eux jusqu'au tribunal du Cadi.

Quelle ne fut par la douleur de l'infortuné Ali, en pénétrant dans cesanctuaire redouté, d'apercevoir sur une table, deux objets monstrueux, difformes et gonflés comme des éponges, mais dans lesquels, néanmoins il reconnut ses babouches !

Combien de temps Ali-Tam-Tam fut-il plongé dans ses réflexions, tantôt joyeuses. Quand il faisait miroiter les flacons, tantôt douloureuses quand il pensait à l'amende et aux coups de bâton dont les pieds lui cuisaient encore ?

Le soleil était sur son déclin et allumait des lueurs d'incendie aux vitres des maisons quand un effroyable vacarme et des coups frappés à la porte d'Ali, lui firent dresser les cheveux sur la tête.

Il connaissait trop, hélas, ce que cela voulait dire ?

Dans sa précipitation

pour aller ouvrir, il fit un faux pas, la table où était le précieux coffret et les flacons, trébucha et tout fut précipité à terre, les débris du coffret éventré nageant dans les essences précieuses au milieu des flacons brisés.

Ali, plus mort que vif, était tombé à terre, quand la porte céda sous de vigoureuses poussées !

Voici ce que s'était passé :

Le Kiskar-Agha, revenant de la mosquée, passait dans la rue avec une suite nombreuse, quand, juste au moment où il arrivait devant la maison d'Ali, le jeune chien d'un voisin qui, de la terrasse voisine avait gagné celle de l'infortuné Ali, jouant avec les babouches qui y étaient déposées, en fit rouler une qui tomba, par la plus grande des fatalités, sur le nez d'un officier du Kiskar-Agha.

Fureur de l'officier, clameurs de l'escorte, et ordre donné par le puissant seigneur de batonner d'importance le propriétaire de la chaussure, qu'on le supposait avoir jeté malignement sur l'escorte.

Delà, la porte enfoncée et une grêle de coups matraque pleuvant sur les épaules et les reins de l'infortuné Ali.

Mais ce n'était pas tout, reprenait-il connaissance après cette rude correction, qu'il était traîné de nouveau chez le Cadi, lequel le condamnait à cinquante dinars d'amende l'exemptant pourtant des coups de bâtons qu'il avait reçu par avance.

Quand Ali se retrouva le soir, meurtri, ses vêtements en lambeaux, sa porte cassée, vieillie de dix ans depuis ces trois jours devant ses mortelles ennemies, il leur adressa la parole en ces termes :

O furies, déchainées sur moi par les djisons des ténébres !

Panthères altérées de mon sang ?

Quand cesserez-vous de me persécuter ?

Comment me débarrasserais-je de vous ?

Vous taillerais-je en mille pièces ?

Mais ce serait me susciter mille ennemis ?

Vous vouerais-je aux flammes ?

Mais vos cendres s'acharneraient encore à ma porte !

Non ! je vais vous enfouir au plus profond de la terre et j'espère qu'alors Bael ne vous en tirera pas pour me jouer encore quelque tour.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; après avoir assujéti tant bien que mal, son huis brisé et avoir poussé devant un vieux coffre pour le consolider, Ali, quoique bien affaibli par le chagrin et les coups de bâton qui, depuis plusieurs jours, pleuvaient dru sur son pauvre corps, sentit que la haine lui communiquait une énergie nouvelle ; il prit une lanterne une bêche et emporta les babouches jusque dans un coin de son jardin, puis il creusa un trou profond, y jeta les babouches, les recouvrit

LE GÉNIE INVENTIF DE PATRICK



Le plaisir du patinage a deux.

de terre qu'il piétina fiévreusement et, pour plus de sûreté, transporta quelques grosses pierres sur ce tombeau d'un nouveau genre.

La moitié de la nuit passa à cette opération et enfin, le malheureux avare put atteindre son grabat et s'y endormir lourdement.

* *

Il y était encore étendu que le soleil était déjà haut sur l'horizon.

Ali, un peu réconforté, était en train de se demander s'il ne resterait pas couché toute la journée, ce qui, en lui économisant deux repas, le remettrait un peu de ses fatigues, quand les coups violents qu'il connaissait bien, retentirent à sa porte.

Ali faillit mourir d'épouvante et, croyant être en proie à un affreux cauchemar, se cacha sous les couvertures.

Mais les coups redoublèrent, et la voix du Cadi lui-même, vint prouver à l'infortuné qu'il ne rêvait pas et que c'était bien la triste réalité.

—Allons, vieux voleur, disait le cadi, ouvre ta porte, si tu ne veux que je la fasse enfoncer et que je te fasse mourir sous le bâton.

Ali, terrifié, ouvrit sans prendre le temps de s'habiller et le cadi, suivi de ses chaous, entra dans la maison.

—Ali, dit le magistrat, tu n'es pas seulement un voleur et un mauvais plaisant, mais il se pourrait bien que tu sois pis que cela !—Comme je ne sais pas encore si c'est à un assassin ou à un thésauriseur que j'ai affaire, qu'on le saisisse et qu'on le garde à vue, jusqu'à ce que tout soit éclairci.

Ali, ne comprenant pas un mot à ce qu'il entendait, jurait néanmoins qu'il était innocent ; mais le cadi, sans l'écouter, pénétra dans le jardin, suivi de ses soldats et de la foule qui avait envahi à leur suite la maison d'Ali. Quelques mots d'explication à ce sujet :

Un voisin d'Ali, envieux et méchant, avait vu, de sa terrasse, le vieil avare creuser un trou dans son jardin et y enfouir quelque chose ; ne pouvant distinguer ce que c'était, il l'avait dénoncé au cadi, l'accusant d'avoir enterré un cadavre ou un trésor et le cadi, sur cet dénonciation, avait ordonné une fouille qu'il voulait diriger lui-même, espérant un peu qu'il s'agissait du magot de l'avare et pensant bien le confisquer à son profit.

On se met à l'œuvre, les pelletées de terre succèdent aux pelletées, le trou s'approfondit et l'anxiété est grande ; quand tout à coup, ô fureur ! un dernier coup de pioche met à jour les babouches d'Ali-Tam-Tam !

Le cadi, furieux de sa déconvenue et des lazzi de la foule, revint en hâte dans la maison où Ali attendait tremblant et l'apostropha rudement, l'accusant de s'être moqué de lui et de la justice et de continuer la série de ses facéties.

Ali n'eut pas un mot à placer pour sa défense, appréhendé par les chaous du cadi, il reçut, séance tenante, cinquante coups de bâton sur la plante des pieds et dut payer une amende de cent dinars. Puis le cadi s'éloigna, non sans lui avoir promis, comme consolation, de le faire empaler si ses babouches faisaient encore parler d'elles.

Huit jours après cette malencontreuse aven-

ILLUSION D'OPTIQUE



L'oncle Justus ferait serment qu'il a vu un âne de vingt pieds de long.

ture, un vieillard pâle et maigre auquel on aurait donné cent ans, se dirigeait lentement vers la demeure du cadi. Il portait un paquet soigneusement enveloppé et qu'il serrait contre son sein.

Arrivé au tribunal, le vieillard se prosterna devant le cadi et lui dit :

— Illustre seigneur, vous voyez devant vous celui qui fut Ali ; je viens porter plainte devant votre tribunal contre deux mortelles ennemies qui, depuis un mois ne me laissent pas un jour de repos.

J'étais heureux ! Elles ont changé mon bonheur en la plus poignante anxiété, car j'attends chaque jour tous les malheurs.

J'étais riche ! Elles m'ont ruiné.

J'étais bien portant ! Elles sont la cause que je n'ai plus que peu de jours à vivre ; le chagrin et les coups qu'elles m'ont attirés, m'ont vieilli de vingt ans.

Illustre seigneur, daignez ordonner qu'à l'avenir, les méfaits qu'elles commettent ne me seront plus imputés, ou sinon, faites-moi mettre à mort ; je préfère cela à l'incertitude qui m'accable quand je pense à ce que j'ai souffert et à ce qui m'attend encore.

Le cadi sourit et dit à Ali :

— Vieillard, soit tranquille, je vais faire détruire moi-même tes babouches, mais souviens-toi de la leçon, elle te coûte peut-être un peu cher, mais que cela te corrige, s'il se peut, de ton avarice et à l'avenir, change plus souvent tes vieilles chaussures.

Ali, corrigé par ces dures épreuves, jouit encore de longs jours ; mais il avait trop souffert de ses habitudes sordides, il changea de conduite et vécut comme tous ses concitoyens.

L. PERRON,

(D'après un auteur arabe).

CE QU'UN BÉBÉ PEUT FAIRE

(Pour le SAMÉDI)

Il peut user une paire de souliers en vingt-quatre heures.

Il peut forcer son père à annoncer pendant six mois pour une nourrice.

Il peut occuper, à la fois, ce qui est plus remarquable, les deux côtés du plus grand lit connu.

Il peut faire mettre son papa à la porte de tous les propriétaires qui ne veulent pas d'enfants chez eux, ce qui est heureux pour ces derniers.

Il peut avoir l'air d'un monstre, quand sa maman prétend avoir un "ange de bébé."

Il peut faire employer au plus sage des hommes, le langage le plus déplorable.

Il peut disparaître d'une chambre et tomber dans l'escalier pendant qu'on pousse la porte pour l'enfermer.

Il peut s'endormir comme un petit poulet et s'éveiller au moment exact où son papa et sa maman partent au théâtre.

Mais en de-

CONNAISSANCE ÉTENDUES EN MUSIQUE



Clara.—Je t'ai vue à l'Opéra hier soir. Comment as-tu trouvé le tenor Signor Trovello ?

Julie.—Splendide : je n'ai jamais vu une aussi belle moustache.

hors de ces choses, il y en a d'autres qu'un bébé peut faire :

Il peut transformer en un palais la plus pauvre maison.

Il peut soulager les ennuis de sa maman tout en les augmentant.

Il peut coller sa petite figure sur les vitres de telle manière que son papa l'apercevra à un mille de distance.

Décidément les petits bébés sont de grands personnages, surtout le vôtre et le mien ; le mien surtout.

L'INTÉRIEUR D'UN BRAVE

" Voyez-vous mes amis, disait un vieux voyageur assis devant un poêle au milieu des anciens du village ; mon opinion de la vie d'un mari, "est que sa lâcheté est simplement étonnante." J'ai voyagé autant que qui que ce soit, j'ai campé depuis 1849, à une époque où les hommes étaient pires que les sauvages ; j'ai reçu trois balles dans le corps et j'en ai envoyé quelques unes dans celui des autres, et je n'ai jamais passé pour un poltron, eh ! bien à la maison je ne suis qu'un lièvre. Quand la vieille abuse un peu trop de la situation il faut que je m'emplisse comme un tonneau avant d'oser lui dire que ses biscuits sont un peu trop durs. Croyez-vous que je crie quand dans la nuit je me heurte à un meuble ? Pas d'affaires. J'ai bien trop peur qu'elle se réveille. Ça pas toujours été comme ça. Quand nous avons été unis devant le curé, je me suis cru le surintendant de la boutique, mais moins d'un an après j'avais cédé la place, je n'étais pas de force. Je puis faire le coup de poing avec n'importe quel homme de mon âge,—s'écria le vieillard en frappant sur la table—mais j'ai froid dans le dos quand je rentre le soir à la maison, cinq minutes après l'heure et que j'entends ma vieille me demander si c'est moi."

L'UTILISATION DES MICROBES

Client.—Docteur : votre note me paraît bien élevée ; vous devriez m'ôter un billet de cinq.

Docteur.—Pourquoi le ferais-je ?

Client.—Vous devez vous rappeler que c'est moi qui ai le premier introduit la grippe dans la ville. La pharmacien et l'entrepreneur de pompes funèbres me font la remise, vous ne pouvez faire autrement qu'eux.

LES ELECTIONS

UN PROFIT NET



Avant les élections.



Après les élections.

LE COSTUME AUX XIII^E ET XIV^E SIÈCLES

La question des vêtements, au moyen âge, peut être envisagée sous deux points de vue : ils différaient selon les *classes* et la *localité*.

Les populations n'avaient pas cet aspect uniforme, qu'une même manière de se vêtir donne aujourd'hui aux habitants des villes et à ceux des campagnes.

La noblesse, les chevaliers, les magistrats, les bourgeois, les gens de métiers, les paysans, les membres des confréries, les évêques, le clergé séculier, les religieux de tous les ordres, les pèlerins, les ermites, etc., offraient une variété infinie de costumes.

Du XII^e au XIV^e siècle, le paysan et l'homme du peuple portèrent la jaquette ou la casaque grise, liée aux flancs par un ceinturon ; le sayon de peau ou de pélicon, dont est venu le surplus était commun à tous les états.

La pelisse fourrée et la robe longue orientale enveloppaient le chevalier quand il quittait son armure ; les manches de cette robe couvraient les mains ; elle ressemblait au cafetan turc d'aujourd'hui. La toque ornée de plumes, le capuchon ou chaperon tenaient lieu de turban.

De la robe ample, on passa à l'habit étroit, puis on revint à la robe, qui fut blasonnée au XIV^e siècle.

Les hauts de chausses, si courts, si serrés, s'arrêtaient au milieu de la cuisse ; les deux bas de chausses étaient dissemblables ; on avait une jambe d'une couleur et une jambe de l'autre : il en était de même du hoqueton, mi-partie noir et blanc, et du chaperon, mi-partie bleu et rouge.

Par-dessus la robe, dans les jours de cérémonie, on attachait un manteau, tantôt court, tantôt long. Le manteau de Richard I^{er} d'Angleterre était fait d'une étoffe à raies, semée de globes et de demi-lunes d'argent, à l'imitation du système céleste ; des colliers pendants servaient également de parures aux hommes et aux femmes.

Les souliers pointus et rembourrés à la "poulaine" furent longtemps en vogue. L'ouvrier en découpait le dessus, comme des fenêtres d'église ; ils étaient longs de deux pieds ; pour le noble, ornés à l'extrémité de cornes, de griffes ou de figures grotesques ; ils s'allongèrent encore, de sorte qu'il devint impossible de marcher sans relever la pointe et l'attacher au genou avec une chaîne d'or et d'argent.

Harpagnon raconte son médecin dans la rue. "Ah ! docteur, que je suis heureux de vous voir ! Je n'ai plus d'appétit, j'ai la tête lourde : que me conseillez-vous ?

— Voyez un médecin."

LE CRESSON

Cette plante si vivace, si humble, qui tapisse la surface des sources fraîches, constitue un aliment très sain et un petit médicament très agréable. Les principes que renferme le suc dont elle abonde la font rechercher : un certain amer, auquel on doit en partie les propriétés dépuratives du cresson, du fer, de l'iode, enfin une huile composée de sulfure et d'azote.

Le suc de cresson se mélange avec du petit lait et d'autres sucus des plantes de même famille toniques aussi, et compose alors un excellent anti-scorbutique.

En mâchant ses feuilles, l'on se raffermait les gencives et l'on évite ou guérit tous les ulcères de la bouche.

Le suc de cresson est stimulant, il est aussi dépuratif, comme nous l'avons signalé ; on l'emploie, en effet, avec succès pour la guérison de quelques maladies de peau.

Les taches de rousseur, vilain masque flétrissant le plus gracieux visage, ne résistent point aux lotions de cette mixture : cresson mélangé à un tiers de son poids de miel et filtré dans un linge.

Le cresson réduit en poudre est un excellent légume pour les diabétiques ; fraîchement écrasé, puis réduit en cataplasme, il cicatrise immédiatement toute place scrofuleuse et dissout glandes, tumeurs et engorgements. Enfin, mêlez par parties égales du jus de cresson et du lait chaud et sucré, et vous aurez une tisane très fortifiante pour la poitrine, à condition de vous en faire un régime pendant deux ou trois mois. C'est donc fort justement qu'on a baptisé le cresson la *santé du corps*.

LES GAÏETÉS DES COQUILLES

Le chapitre des coquilles est inépuisablement joyeux. Les gens qui font métier d'écrire se les racontent comme leurs chasseurs leurs contes extraordinaires. Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Scholl rappelait sa surprise en lisant dans un de ses articles : "C'est La Fontaine père" ; il avait écrit : "C'est la fantaisie pure."

Celle-ci, spirituelle ingénument :

"Le ministère vient de nommer une commission pour étudier la question."

Un journal de province insère cette note ému : "Notre ville est dans la désolation : les pauvres ont perdu hier leur meilleur ami, M..." — Il fallait "perdu".

L'imprimerie Claye gardait sous verrou une coquille qui méritait d'être mise sous cloche. Sur la première épreuve envoyée à Mme de Girardin, au lieu de : *La joie fait peur*, une interversion de lettre faisait : *La joie fait puer*.

L'une des lourdes coquilles est celle de l'archipel de 600 kil. Vous vous demandez ce que c'est qu'un archipel de ce poids-là ? C'est l'archipel de Cook. Le typographe avait lu 600 k. ; et, pour compléter l'expression, il avait ajouté *il*.

On trouve dans un journal agréable cette coquille qui déplut fort à M. Guizot : "Messieurs, lui faisait-on dire, je suis au bout de mes *farces*."

LE BATON DE SUREAU

(Parabole de Krumacher.)

Un chasseur et son fils parcouraient un bois ; entre eux coulait un ruisseau profond. Le fils voulut rejoindre son père, et, comme le ruisseau était trop large pour qu'il pût, sans aide, le franchir, il coupa la branche d'un arbre, appuya l'un des bouts dans le lit de cailloux et s'éleva sur l'autre avec un vigoureux élan.

Mais la branche était de sureau, elle se brisa sous le poids de l'enfant qui disparut dans les eaux.

Un berger avait tout vu de loin ; il jeta un cri et accourut épouvanté. Quand il arriva, l'enfant reparu, et, reprenant haleine, il regagnait à la nage et en riant la rive où l'attendait son père.

Le berger dit au chasseur :

— Tu as bien instruit ton fils ; mais, parmi les choses qu'il fallait lui apprendre, tu en as oublié une, c'est de sonder l'intérieur, avant d'avoir confiance. S'il eût examiné la moelle du sureau, il ne se fût point fié à son écorce trompeuse.

— Ami, répondit le chasseur, j'ai aiguisé sa vue et exercé sa force, c'est assez pour que je le confie sans crainte aux leçons de l'expérience ; les hommes lui apprendront assez tôt à se défier.

UN HERO

Belle-maman.—Comment mon gendre, vous parlez d'aller au Colorado en ce moment, alors que les Indiens sont dans le sentier de la guerre.

Gendre.—Badinez-vous, belle-maman, la paix est faite et tout est calme.

Belle-maman.—Je n'en crois pas un mot, cesont les journaux qui disent cela, parce qu'on les a achetés. Après tout, monsieur faites ce que vous voudrez, je suis là pour consoler la malheureuse qui a accepté votre nom. Mais, souvenez-vous bien de ce que je vous dis, quand vous serez dans la plaine et qu'un de ces monstres viendra hurler autour de vous, vous vous appellerez de moi.

Gendre.—Je n'en doute nullement belle-maman.

Le lendemain elle a changé son testament.

IL N'Y EN A PAS POUR L'ARGENT



Jeune femme.—Vois-tu ce petit amour de chapeau ? Je n'ai payé cela que dix dollars.

Mari pratique.—Dix piastres ? Je puis t'en avoir un trois fois plus gros que cela pour dix piastres.

FEUILLETON DU SAMEDI

PORTER SA CROIX

(Légende russe.)

En 188., j'ai eu l'atroce douleur de perdre une adorable petite fille de six ans. Le croup, ce monstre hideux, cette terreur des parents, l'avait terrassé en moins de douze heures.

Belle, radieuse de santé et de gaieté, elle avait déjeuné avec moi le jeudi, et, dans la nuit de vendredi, agenouillé auprès de son petit lit blanc, je la pleurais, affolé.

Le cours de la maladie, que rien ne faisait présager, avait été si rapide, qu'à peine avais-je compris le danger, que le cher petit être n'était plus qu'un doux et poignant souvenir.

Ah ! la terrible nuit !

Bien que passée depuis longtemps, elle m'enveloppe encore de son ombre lugubre qui ne se dissipera jamais complètement pour moi.

Il y a des moments où l'on voudrait ne pas être né ! La douleur se ressent toujours en proportion de la valeur de l'objet perdu, et ma fillette était vraiment la réunion de toutes les perfections, de toutes les grâces, dont sa rare beauté était, certes, la dernière. Elle avait tout, intelligence, esprit, cœur.

Comme dans un collier de perles de cent mille francs, il s'en trouve toujours une plus belle que les autres, ma fillette était également la perle des perles parmi les enfants de son âge. Elle m'adorait, autant que je l'adorais... et elle est morte !

Comprend-on une monstruosité pareille ? Connaît-on quelque chose de plus cruel, de plus affreux, de plus anti-naturel qu'un père enterrant son enfant ?

Le coup fut imprévu, rude, et me sembla sans précédent. Je faillis devenir fou... puis, je l'avoue sans fausse honte, j'éprouvai le besoin de prier.

Et je me souvins que là-bas, là-bas, bien loin, sous l'autel d'une humble église de village qui, de sa petite coupole dorée, surplombe un paysage agreste, au bord du Volga, reposent, depuis bien longtemps hélas ! les cendres vénérées de mon père et de ma mère, je me souvins que, depuis près de quinze ans, je n'avais pas accompli ce pieux pèlerinage, et c'est dans cette église de mon enfance que j'éprouvais l'envie irrésistible de m'agenouiller, de rapprocher dans la même prière les grands parents et la petite-fille, ceux qui avaient connu toutes les amertumes de la vie et celle qui n'en avait entrevu que les douces joies.

Quatre jours de wagon et vingt-quatre heures de bateau, en présence de l'imposant panorama des grands espaces que baigne le puissant Volga, cette artère vitale de la Russie, et je versais de douces, de consolantes larmes dans notre caveau familial.

Après avoir entendu la messe, qui m'avait un peu réconforté, je me souvins qu'il y avait au village quelqu'un qui, certainement, saurait me prodiguer aussi des paroles de consolation, je me souvins de ma nourrice. J'étais certain que cette brave créature, qui m'avait allaité d'abord, puis soigné jusqu'à l'âge de huit ans, dont la sincère affection ne m'avait jamais fait défaut, trouverait dans son cœur de simples et bonnes paroles qui adouciraient ma peine, que je serais soulagé en mêlant mes larmes aux siennes.

Malgré ses soixante ans et les rudes travaux des champs, malgré les quinze années écoulées depuis notre dernière entrevue, depuis le jour où Maria Savélièvna avait pleuré de joie quand j'étais venu lui mon-

trer le superbe lieutenant de lanciers qu'était devenu son vigoureux nourrisson, je l'ai trouvée peu changée.— Ses bons yeux et ses belles dents, qu'elle avait conservées toutes intactes, éclairaient toujours sa brave et honnête figure et ses bras avaient encore la même vigueur pour m'étreindre et me presser sur son vaillant cœur.

Nous nous assîmes dans le coin d'honneur de l'izba, sous les saintes Icônes, et après nous être bien embrassés et avoir achevé un frugal repas, des œufs, une galette de seigle avec du miel de ses propres ruches, de l'excellente crème et quelques belles pommes, nous nous mîmes à causer, du passé d'abord, puis nous abordâmes vite le présent, ce présent terrifiant qui m'étreignait si cruellement et dont je me plaignais avec amertume.

— Ah ! ma bonne Maria Savélièvna, je souffre horriblement, pense donc, un bijou pareil, une enfant comme on n'en a jamais vu !

— Ne t'ai-je pas bercé, toi, mon fi ?

— Mais elle était mille fois plus belle, plus gentille que moi, et si douce ! si intelligente !

— Toi aussi, je t'ai connu bien intelligent, tu ne l'es plus en ce moment, en te plaignant, en geignant comme une vieille femme, en ne sachant pas supporter ton chagrin.

— N'en aurais-tu pas eu si j'étais mort à son âge ?

— Moins que si tu mourais maintenant.

— Vrai. Et pourquoi ?

— Parce que selon la sainte religion de nos pères, on ne doit pas, on n'ose pas pleurer un enfant qui meurt avant sept ans révolus et la tienne n'en avait pas six.— C'est une élue, c'est un ange, et les anges, on les implore, on ne les pleure pas— et de grosses larmes tombaient des bons yeux de Maria Savélièvna sur la photographie de ma chère petite morte, qu'ils ne cessaient pas de regarder.

— Quand Dieu appelle à lui une enfant aussi gentille, aussi innocente et pure que la tienne, c'est qu'il a des vues sur elle, c'est que ses parents sont dignes de sa grâce. Un de nos enfants au ciel, c'est un avocat sur les marches du trône divin ; la mort d'un de ces petits êtres-là, ce n'est pas la mort, c'est une promotion dans la légion des archanges célestes, et, d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un gros soupir qu'elle arrêta par un signe de croix furtif, que veux-tu, mon cher garçon, chacun de nous ici-bas doit porter sa croix !

— Soit, nourrice, chacun doit porter sa croix, on le dit, et je le sais, mais la mienne est vraiment trop lourde en ce moment. Non, vois-tu, ma bonne Maria Savélièvna, Dieu est parfois injuste !

— Aie honte de parler ainsi, ne serais-tu plus chrétien, mon Pétroucha.

Tu habites maintenant des pays étrangers, où il n'y a plus, assure-t-on, ni religion ni foi, et tu parles comme si tu avais cessé d'être bon orthodoxe, que Dieu t'en préserve !

Je gardais le silence, elle continua.

— Ainsi, tu dis que ta croix te semble trop lourde, cependant, instruit comme tu l'es, tu devrais savoir que chaque être humain, en naissant, reçoit en partage sa croix et qu'il ne peut ni la changer, ni s'en débarasser, ni dans ce monde, ni dans l'autre.

— Comment, dans l'autre aussi ?

— Mais oui, n'en déplaît à votre Haute Noblesse ! Et d'abord, sais-tu d'où vient cette expression : "porter sa croix ?"

— Non, je l'avoue.

— Je vais te conter cela :

Quand notre Divin Sauveur descendit sur la terre pour racheter nos péchés, il savait

qu'il venait pour souffrir et qu'il serait mis à mort par les méchants ; seulement, Dieu le Père, pour lui laisser le courage d'accomplir sa mission rédemptrice jusqu'au bout, ne lui révéla pas le genre de mort qu'il devait endurer— après tout, il ne la savait pas lui-même peut-être !— Or, en ces temps-là, les criminels condamnés à mort étaient cloués sur un gibet, où on les laissait mourir de soif et de faim, exposés à l'ardent soleil.— Oui, le Christ est mort sur le gibet, seulement, depuis lors, le gibet s'appelle "la croix," et la croix est devenue le signe de la rédemption, du pardon, de l'espérance et de la miséricorde divine, c'est-à-dire l'objet le plus vénéré sur la terre— Par un raffinement de cruauté, les méchants hommes de ce temps-là, non contents d'infliger une mort aussi cruelle aux malheureux qui l'encouraient, leur faisaient encore porter à eux-mêmes l'instrument de leur supplice jusqu'à l'endroit où ils devaient le subir ;— notre Seigneur, qui devait connaître toute les souffrances, toutes les humiliations, ne fut pas exempté de celle-là. Il chargea donc sa lourde croix sur ses épaules, tomba deux fois sous son fardeau en gravissant le Calvaire, fut cloué dessus, y souffrit le martyre, ce qui ne l'empêcha pas, en passant de vie à trépas, de faire appel à la miséricorde de son Divin Père : " Pardonnez-leur, Seigneur, car, en vérité, ils ne savent pas ce qu'ils font !"

— Mais Dieu le Père ne l'entendit pas ainsi. Dans sa sagesse suprême il décréta que tous ceux des hommes qui suivraient les préceptes enseignés par son divin Fils, pourraient racheter leurs péchés, mais qu'aucun des humains ne serait exempt de porter sa croix et ce n'est qu'en se conformant, sans murmurer, à sa volonté, qu'ils pourraient obtenir leur salut et mériter le ciel.

— C'est l'évangile qui nous enseigne tout cela, nourrice, et je ne doute pas qu'ici-bas, chacun n'ait à porter sa croix, ce qui veut dire ses chagrins, ses soucis, ses maladies et ses peines ; ce que je voudrais que tu m'expliques, c'est d'où vient ton assurance que dans l'autre monde nous porterons également notre croix.

— Tu en doutes ? Tu ne connais donc pas la vie de saint Macaire, qui fut, pendant trente-deux ans, après sa première mort, évêque du bas Volga... Il y a bien des siècles de cela, bien avant, bien avant que notre sainte Russie ne fût délivrée du joug tartare. Ses restes vénérés reposent dans le monastère qui porte son nom, et dont tu aperçois les coupoles dorées, de cette fenêtre.

— Non, nourrice, j'avoue, à ma grande honte, que j'ignore complètement le vie de saint Macaire.

— Alors, je comprends que tu doutes de mes paroles, car c'est justement ce grand saint qui nous révéla que nous tous, nous porterons notre croix dans l'autre monde, et que souvent même, cette croix est plus lourde que celle que nous traînons sur cette terre.

Dans ces mots : *après sa première mort*, je pressentis une légende intéressante, et je priai ma bonne nourrice de me la conter tout au long.

Je l'ai trouvée si poétique, si étrangement réconfortante, que je la transcris ici sans y rien changer, pour ceux de mes lecteurs qui ont du chagrin, possèdent la foi.

* *

Avant d'être évêque et bienheureux, saint Macaire fut, dans sa jeunesse, un vaillant capitaine. Issu d'une grande et illustre maison de boyards, il vivait dans ses terres,

adoré des siens et de ses vassaux. Pieux, sobre, sage et juste, il menait une vie édifiante; aussi le Seigneur le bénit-il en lui donnant une nombreuse descendance et en faisant accroître, d'année en année, ses richesses.

Douze fils lui naquirent de son union avec sa digne épouse et tous ces fils, robustes, grands, vaillants, combattaient au côté de leur père, quand la mère-patrie fut menacée d'une invasion des hordes des infidèles.

Un jour arriva cependant où le Tout-Puissant, l'ayant marqué du sceau des élus, voulut mettre sa piété à l'épreuve. Pendant que saint Macaire, avec ses douze fils, combattait les Tartares sous les murs de Kazan, il reçut la nouvelle que sa somptueuse demeure, ainsi que ses nombreux approvisionnements, ses bestiaux et ses richesses de toutes sortes, étaient devenus la proie des flammes, bref, que du jour au lendemain, de riche qu'il était, il était devenu pauvre. — Que ta volonté soit faite, murmura saint Macaire, chacun à sa croix à porter ici-bas, et il paraît que la mienne est plus lourde que bien d'autres. — Ceci dit, il monta à l'assaut de la ville, ses douze fils au premier rang des combattants.

La ville fut prise, mais saint Macaire, blessé, avait à pleurer la mort de six de ses braves enfants. — Que ta volonté soit faite, mais ma croix devient de plus en plus lourde à porter, Seigneur! dit pour toute oraison, le pauvre éprouvé.

La campagne terminée, saint Macaire quitta le commandement pour rejoindre sa femme, qu'il avait hâte de consoler de la perte de la moitié de leurs enfants et de toutes leurs richesses. Il laissa donc à ses six fils survivants le soin de ramener leur troupe en remontant le Volga, et partit seul à cheval. En arrivant au lieu où s'élevait, peu de temps auparavant, sa riche demeure, saint Macaire apprit que sa femme était morte, n'ayant pu supporter tant de chagrins à la fois.

— Que ta volonté soit faite, Seigneur, mais en vérité, tes décrets sont insondables, et ma croix me broie cette fois le cœur trop cruellement.

Cela dit, il fit une neuvaine sur la tombe fraîche de sa chère défunte, et se mit à attendre le retour de ses six fils survivants.

Or, comme la flottille remontait le fleuve, une terrible tempête se déclina, et les six fils de saint Macaire furent engloutis à l'endroit même où s'élève le couvent que fonda plus tard notre bienheureux saint, celui-là même dont tu vois les coupoles dorées de cette fenêtre.

Ayant appris ce nouveau malheur, saint Macaire s'inclina devant le cruel arrêt de la Providence.

— Que ta volonté soit faite, Seigneur, mais au nom de ton divin Fils, je te supplie de me délivrer bientôt de ma pénible existence, ma croix me pèse trop, vrai, elle est au-dessus de mes forces!

Ceci dit, saint Macaire partagea ses terres entre ses vassaux, se revêtit d'une longue robe de bure, laissa pousser ses cheveux et sa barbe et se retira dans des forêts impénétrables où il ne vécut que d'eau de source et de racines sauvages. Il passait sa vie à supplier Dieu de le rappeler à lui, de faire cesser ses peines, et comme en dehors de ses plaintes sur la pesanteur de sa croix, il ne s'était rendu coupable d'aucun péché grave, Dieu exauça ses ferventes prières. Un jour, des passants égarés dans la forêt, traversant une clairière, trouvèrent dans une grotte, près d'une source d'eau vive, le corps du bienheureux ermite qui semblait endormi, tant ses traits avaient conservé de calme et de

sérénité dans la mort. Au lieu de l'ensevelir, comme ils le devaient faire en bons chrétiens, nos passants passèrent outre. A cette époque reculée, les chemins et les forêts étaient encore moins sûrs que de nos jours, les crimes fréquents, la justice encore plus lente et plus arbitraire que maintenant; aussi, plus que maintenant encore, cherchait-on à s'y soustraire. Les hommes d'alors étaient également plus rudes que ceux d'aujourd'hui, et par cela même, moins compatissants pour les vivants, moins respectueux pour les morts.

Cependant, comme les passants qui découvrirent le corps de saint Macaire étaient de riches marchands ambulants et non des vagabonds, ils allèrent prévenir les autorités de la ville voisine de leur lugubre trouvaille, et comme la vie édifiante, la générosité, les malheurs et la piété du saint ermite étaient connus à cent lieues à la ronde, on se douta bien, d'après la description qu'en firent les marchands ambulants, que le mort vénérable, dont ils avaient trouvé le corps dans une grotte, près d'une source d'eau vive, ne devait être nul autre que saint Macaire. On forma donc une procession, on leva les saintes icônes et les bannières. Le voyode de la province, accompagné du clergé et de tous les notables, se rendit dans la forêt.

L'endroit où reposait le juste n'était pas difficile à trouver, "dans une grotte, près d'une source d'eau vive," aussi le trouva-t-on après trois jours de marche; mais ce que l'on ne trouva point, ce fut le corps du saint ermite, et cela, par la raison bien simple, que saint Macaire se tenait à genoux sur une pierre et faisait une fervente prière. Frappés de terreur et de crainte, le voyode de la province, tout le clergé, tous les notables de la ville et le peuple qui les avait suivis, conjurèrent saint Macaire de leur dire s'il était mort ou vivant?

— Ni mort, ni vivant, répondit le saint, car j'étais vivant et je suis mort, j'étais mort et je suis vivant et quand il plaira à Dieu, je serai mort tout à fait.

Ne comprenant pas ce langage, les assistants prièrent le mort-vivant de s'expliquer et le vivant-mort leur parla ainsi :

* * *

"Je fus jadis riche, puissant et heureux, puis je devins un jour le plus misérable, le plus malheureux des hommes. Ne voulant comprendre que le bonheur comme le malheur nous viennent de Dieu, je me permis de me plaindre, de trouver que ma croix était trop lourde à porter, et je ne cessai de supplier le Très-Haut de prendre pitié de mes peines, de me rappeler à lui. — Mes prières, mes ferventes prières, le cri de mon âme endolorie, furent entendus de Celui qui fut avant l'éternité, est éternel, et sera après l'éternité. Il me rappela à lui, et trouvant que j'avais souffert sur la terre autant qu'un être peut souffrir, il m'accorda une place dans son royaume céleste. Aussitôt que mon âme eut quitté son enveloppe terrestre, je traversai les espaces célestes, je vis en passant les nuages nacrés où résident les anges, les nuages azurés où se tiennent les archanges, les nuages opaliens où jouissent de leur gloire les martyrs, et je pénétrai enfin sous les voûtes lumineuses, si lumineuses que le soleil y fait une tache noire. Une porte massive, qu'on dirait taillée dans un diamant, dont les gonds sont des arcs-en-ciel et les clous des étoiles de première grandeur, me barrait le chemin. Saint-Pierre, son trousseau de clés d'or à la main, se tenait près de cette porte qu'il n'ouvre qu'après avoir contrôlé au passage l'âme qui s'y présente. Je fus admis et pus enfin me prosterner sur la

première marche du trône du Tout-Puissant qui s'élève sur autant de marches qu'il y a de nations; or, chacune de ces marches est plus haute que la plus haute tour du Kremlin. Une voix parla, et cette voix, auprès de laquelle le tonnerre est un silence, et la plus belle mélodie un bruit, tellement elle est puissante et mélodieuse à la fois, cette voix parla ainsi :

"Ta prière est exaucée, tu es rappelé "auprès de Nous avant ton terme, car ta "vie terrestre devait durer encore de longues années qui ne sont à peine que des "secondes de l'éternité. Tu t'es plaint d'avoir "eu en partage une croix trop lourde à porter et tu pensais y échapper en quittant "notre lointaine province, la terre; mais "sache, pauvre bienheureux, que même admis à la félicité éternelle, nul n'est dispensé de porter sa croix. Toutefois, comme "tes vertus ont fait pencher la balance du "bon côté, ta place est désignée dans le domaine des béatifiés, qui revoient les âmes "des êtres qu'ils ont aimés et qui choisissent "leur croix à leur convenance. Tu vas donc "revoir ta femme et tes enfants, mais auparavant, tu es obligé de choisir ta croix "définitive: tâche de ne pas te tromper, "songe que tu feras ton choix, non plus pour "quelques misérables années, mais pour tous "jours, ce qui ici signifie l'éternité!"

La voix se tut, saint Gabriel me conduisit au bureau des admis. Saint-Chrysostôme inscrivit mon nom et mon numéro d'ordre sur le registre matriculaire, puis me fit pénétrer dans un hangar immense, tellement immense, que la plus grande des cathédrales y paraîtrait plus petite que le plus petit des béatifiés. — Tout ce hangar gigantesque était rempli de croix de toutes les dimensions, de toutes les formes, de tous les styles. Il y en avait de grecques et de gothiques, de petites et de grandes, de courtes et de longues, des larges et des étroites, de grosses et de minces, il y en avait en toutes matières, en granit rouge et gris, en marbre blanc et noir, poli et brut, en bronze ouvragé, en fonte dorée, en bois d'ébène et de rose et en vulgaire bois de sapin; il y en avait en mosaïque, en argent et même en or massif. A voir l'aspect de ce magasin, on eût dit les cimetières de tous les peuples et de toutes les nations de la chrétienté réunis sous le même toit.

— Choisis, me dit Saint-Chrysostôme, tu as un siècle pour te décider.

Qui dit un siècle au ciel dit une heure sur terre; je n'avais donc pas de temps à perdre, vite à la besogne.

Ma croix terrestre n'ayant toujours semblé trop épaisse, je voulus en prendre une toute mince, enfin, ma croix terrestre dépassant mes épaules, j'en désirai une plus longue mais étroite. Mes désirs ainsi formulés, je n'eus que l'embaras du choix et bientôt m'arrêtant devant une modeste croix en pierre grise, je murmurai: je prends celle-là.

— Puisse-t-elle vous être légère, cher bienheureux, répondit Saint-Chrysostôme en s'inclinant.

— Ainsi soit-il, fis-je à mon tour, et me voilà muni de ma nouvelle croix, définitive, celle-là. Ah! quelle différence, m'écriai-je aussitôt, après l'avoir chargée sur mes épaules. On voit bien qu'elle me conviendra. L'autre me pesait horriblement et celle-ci je la sens à peine, l'autre me meurtrissait le dos, celle-ci a les proportions voulues... il est vrai qu'elle dépasse un peu ma tête et me fait l'effet d'un sac de farine trop haut, mais bah! je m'y ferai, j'en ai le temps!!!

Tout alla donc bien, dans le meilleur des mondes, jusqu'au soir, mais quand vint l'heure de me coucher, je m'aperçus, je ne m'aperçus que trop, que ma nouvelle croix

céleste gênait bien plus mes mouvements que ma vieille croix terrestre. Certes, l'autre était plus pesante, et pourtant il me semble maintenant qu'elle m'allait mieux. Enfin, toute la nuit, je ne fis qu'une plainte, si continue et si énergique qu'elle parvint jusqu'au Seigneur.—Dans sa bonté incomparable, il me dépêcha, dès le grand matin, Saint-Chrysostôme avec la bonne nouvelle qu'il y avait mal donné de sa part, qu'il m'avait un peu trop pressé la veille, enfin que Dieu, qui dans sa miséricorde ne cherche qu'à faire le bonheur de ses élus, daignait me permettre de changer de croix.

Courir au dépôt ne fut que l'affaire d'une seconde.

Le choix, par exemple, fut plus long. Aucune des croix que je palpais et soupesais ne me plaisait. Toutes me semblaient trop longues ou trop courtes, trop larges ou trop étroites; d'ailleurs j'étais bien décidé à en prendre une diamétralement opposée à la première. Je la voulais maintenant en métal, pensez donc, pour l'éternité!—Au lieu de la prendre mince et étroite je la voulais courte et épaisse, en un mot, quelque chose se rapprochant du sac militaire: ne l'avais-je pas porté presque toute ma vie?

Après avoir cherché longtemps — deux siècles ou deux heures, au moins, — je découvris une croix, comme je la désirais. Je l'essayai: ah! oui, cette fois, — dis-je à Saint-Chrysostôme, ça y est.

—Allons, c'est bien, et il m'aïda à l'ajuster entre les épaules. Sans en être sûr, il me sembla même qu'il me la fixa par deux lanières; bref, je sortis du hangar enchanté. Quelques pas plus loin nous rencontrons Dieu le Père.

—Eh bien! Saint-Macaire, as-tu enfin une croix à ta convenance?

Je me prosterne pour toute réponse. Dieu me sourit et passe son chemin, je continue le mien, tâchant de bien connaître le céleste lieu où je suis pour l'éternité. Vous décrire le paradis serait trop long et d'ailleurs fort indiscret, revenons donc à ma nouvelle croix.

Pendant quelque temps tout alla bien, puis mes épaules furent horriblement meurtries par les lanières de Saint-Chrysostôme, mon dos ne devint bientôt que plaies et bosses: le métal de ma croix se chauffant à outrance à la température élevée et constante dont jouissent les bienheureux, il arriva un moment où l'on sentit le roussi sur mon passage. Le fait est que je commençais à regretter rudement ma croix terrestre, et dirais-je, en toute sincérité, même ma première croix céleste. Cependant, j'évitais de trop me plaindre, je ne le faisais qu'à voix basse et pour ainsi dire en dedans de moi, car je voyais tous mes confrères en béatitude être contents de leur sort et ne pas plus parler de leurs croix que si elles n'existaient pas.

Bref, — comment mon mécontentement parvint-il à Dieu, je ne saurais vous le dire; mais il le connut et une autorisation supplémentaire fut octroyée à Saint-Chrysostôme pour me conduire encore une fois dans le dépôt. Je m'en voulais vraiment de n'avoir pas su mieux choisir et m'appliquai cette fois à essayer minutieusement plus d'une centaine de croix; le saint préposé à leur garde m'en eût-il laissé le loisir, toutes, toutes sans exception y passaient: mais le voyant s'impatienter, je dus, bon gré malgré, me décider pour une vieille croix, très usée d'un côté et assez bien conservée de l'autre, que je découvris, reléguée dans un coin. Je ne me souvenais même pas l'avoir vue à mes visites précédentes, elle n'était pas encore classée, sans doute, et paraissait être mise là tout récemment.

Je l'essayai! Chose étrange, cette croix qui était en simple bois de sapin rouge, comme on en rencontre tant dans nos forêts, et grossièrement travaillée à coups de hache, me convenait à merveille. Certes, elle était plus lourde même que les deux précédentes, mais on eût dit qu'elle était faite sur mesure, tant elle suivait tous les contours de mon dos. J'ai l'épaule gauche un peu plus forte que la droite, eh bien, elle lui allait comme un gant! Au bout de quelque temps, je m'étais si bien fait à cette croix que je me disais: "puisque'il faut porter sa croix au ciel comme sur la terre, celle-là est encore supportable!"

Le bon Dieu me rencontrant un jour et me voyant rasséréné, daigna le remarquer et m'en demanda la raison. Je répondis franchement que j'avais enfin trouvé une croix à ma convenance.

—Qu'on m'appelle Saint-Chrysostôme, fit Dieu le Père.

Saint-Chrysostôme apparut.

—"Saint-Macaire a enfin découvert une croix à sa convenance, veux-tu voir dans le registre matriculaire d'où provient la croix qui a le don de lui plaire?"

Saint-Chrysostôme feuilleta le registre et dans le chapitre *Terre* au paragraphe *Russie*, il découvrit... il découvrit... Devinez?

Oui, c'était ma croix, ma propre croix, cette lourde croix dont je me plaignais tant qui me convenait le mieux.

—"Tu vois, dit le bon Dieu, combien je suis bon et miséricordieux! Je t'ai laissé choisir et tu as fini par te contenter de ta propre croix, qui te convient mieux que toutes les autres parce qu'elle a été faite à l'épreuve de tes mérites et que tes souffrances t'ont fait gagner le ciel! Je savais que cela devait finir ainsi et c'est uniquement pour

t'édifier, toi et tes pareils, que je me suis prêté à cette expérience."

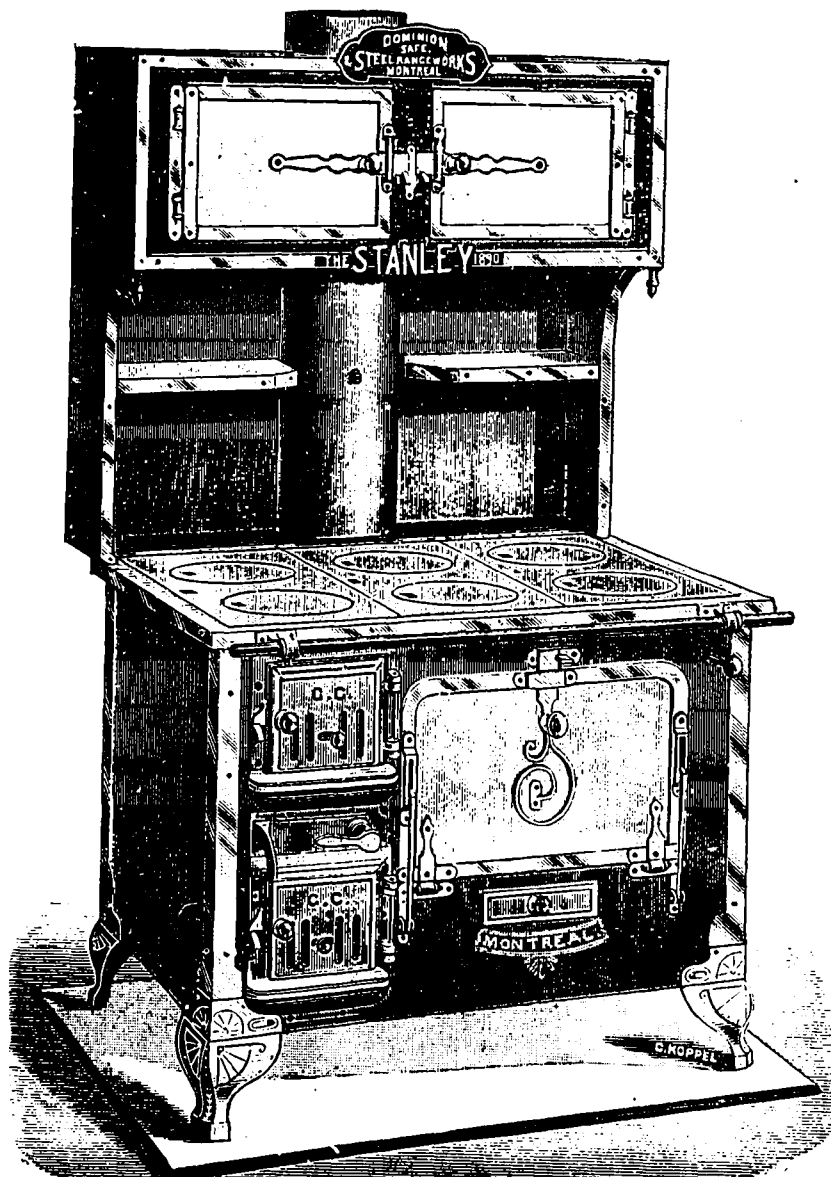
Puis se tournant vers Saint-Chrysostôme: —Pour combien d'années terrestres était prédestinée la croix de Saint-Macaire?

—Pour quatre-vingt-douze ans, Bon Dieu.

—"Bien. Or tu ne l'as portée que soixante, redeviens donc vivant, retourne sur la terre et achève ta tâche jusqu'au bout, tu mérites bien quelques égards, car ayant à choisir ta croix, tu n'as pas d'emblée réclamé la croix d'honneur, ce qui arrive à quatre-vingt-dix sur cent des bienheureux auxquels, comme à toi, je laisse le choix. Redescends sur la terre et passe le reste de ta vie à édifier les hommes, à leur enseigner par ton exemple de porter dignement leur croix; raconte-leur ce qui t'est arrivé dans le ciel et console-les par cette douce et profonde pensée: que la croix la moins lourde à porter est encore celle que chaque homme reçoit à sa naissance et que nulle autre ne lui convient mieux que la sienné!"

Ainsi parla Saint-Macaire au voyode, au clergé, aux notables et au peuple qui les avait accompagnés, et ils furent tous édifiés, et de bouche en bouche cette leçon parvint jusqu'à nous, conclut ma bonne nourrice, et Dieu permet, mon fils, que tu la reçoives de la mienne. Allons! reprends courage, va, recommence ton labeur, accomplis ta mission ici-bas et réfléchis aussi parfois sur ce que tu as entendu de ta vieille radoteuse Maria Savélièrna, qui sera bien heureuse si tu lui écries avant sa mort, que désormais tu ne trouves plus ta croix trop lourde.

PIERRE DE CORVIN (NEVSKY).



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

DYSPEPSINE

GRAND REMEDE AMERICAIN

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maudies Bileuses,

AINSI QUE

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, NEW-YORK: F. W. Christern, 231, Fifth Avenue.

LE MUSEE DES FAMILLES. paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Février 1891: Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Delorme. Le Sommeil de Labiette, par François Deschamps. L'Agenda de Jean Bonhomme, par Le Serin et le Moineau, poésie par R. Fleury. Le Royan-der Goa, épisode lyrique de Camala, par Geo. Grand. Science en famille, par L. Balthazard. Sans lui, par Louise Mussat. Le Secret de l'Écrivain public, par Leila Hanoum. Bataille de Beauge, par Désirée Lacroix. Mosaïque, par Eug. Müller.

ILLUSTRATIONS par Albert Guillaume, Jacques Wagner, Emil Cause, Kirschner, Gilbert, Melner, Gaillard, etc, etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT: Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr. Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances déléteries qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

JOUR DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 99e livraison (7 Fév. 1891). TEXTE: — La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Collette et de Tomi droit. — Tenor et Baryton, par Henri Fayel. — La Fouture du pauvre, par Duplessis. — Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Houdetot. — Les bouquets sous l'eau. — La petite reine, par Ed. Leroux. — Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier. ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Co, 79, boulevard Saint Germain, Paris.



JONC D'OR SOLIDE
35c. pour un Jonc valant \$2.

Ce Jonc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux lourdes lamelles d'or solide de 18 carats. Il est garanti; il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "Jonc-fidèle" est envoyée avec chaque Jonc, ainsi qu'un Jonc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le Jonc s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce Jonc se vend généralement \$2.00, on ne peut le dénigrer d'avec un de \$1.00. Pour introduction, nous enverrons ce Jonc et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de 35c. en timbres-postes. L'annonce d'un Jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de 11 gros de votre doigt.) Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 2 MARS, Après-midi et soirée.

LE JOLI DRAME INTITULÉ

GUILTY BUT NO CRIME

Excellente compagnie, jolis décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante: PETE BAKER.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122 MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encre, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées. Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

ATTRACTION SANS PRECEDENT Plus de Un million distribué.



LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Réputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

St. Jacques
J. J. Esuly

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentes à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAU, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans, MARDI, 17 MARS 1891

Prix Capital . . . \$300,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000, soit.....	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE 500, soit.....	50,000
200 PRIX DE 300, soit.....	60,000
500 PRIX DE 200, soit.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$300, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE 200, soit.....	30,000
100 PRIX DE 100, soit.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100, soit.....	\$99,900
999 PRIX DE \$50, soit.....	\$49,950

3,194 Prix se montant à \$1,054,000

PRIX DES BILLETTS :

Billet Complet, \$20 ; Denis, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes, \$2 ; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs : 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout. IMPORTANT.— Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez :

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express. *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire quo le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre
— DE —
SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York